

NAITRE, MOURIR, RENAITRE ENCORE ET PROGRESSER SANS CESSE, TELLE EST LA LOI

Rédacteur en Chef de 1870 à 1901 : P.-G. LEYMARIE.

54e Année. N° 11 1er Novembre 1911.

Directeur-Gérant : PAUL LEYMARIE

Le Drame de la Vie

(Suite).

A côté de la petite pêche, à laquelle nous sommes redevables de la longue liste des poissons que l'on mange habituellement, depuis le goujon, jusqu'au saumon, en passant par la perche, la truite, la tanche, la carpe, le brochet, l'anguille, la lamproie, le maquereau, le grondin, la sole, le turbot et combien d'autres jouissant tous d'une réputation bien méritée — à côté, disons-nous, de la petite pêche dont on ne saurait conserver les produits, s'étendit et s'accrut rapidement la grande pêche qui, dans ses expéditions

lointaines, peut exploiter l'immensité des mers. Libre de choisir dans ce vaste champ de conquêtes, le pêcheur s'attache de préférence aux espèces dites « sociales » qu'il poursuit dans ses stations de prédilection, ou dont il guette les migrations périodiques.

Une chose à remarquer, c'est qu'aucun auteur ancien ne mentionne ni le hareng, ni la morue, chose facile à comprendre du reste, par la raison que ces poissons, hôtes habituels des mers septentrionales, ne pouvaient être pourchassés que par les hommes du Nord de l'Europe. Aussi, est-ce par ces derniers seuls qu'ils le furent, dès les temps les plus reculés. Leurs débris abondent dans ces fameux Kjœkken Mœddinger auxquels il faut toujours revenir, pour établir la chronologie des produits, soit de la chasse, soit de la pêche et ces débris attestent que, dès l'âge de la pierre, ces deux espèces étaient largement exploitées par les aborigènes danois.

Au cours de l'époque historique, ce furent les Scandinaves qui pêchèrent le hareng. Dès les premières années du moyen âge, ce furent à leur tour les peuples de l'Europe centrale dont l'attention fut attirée par l'appât de cette fructueuse industrie dont l'exploitation fut disputée aux Hollandais, par les marins de Calais, de Dieppe et de Fécamp. Au XII[e] siècle, les harengs — personnages fort capricieux — avaient pris en affection le détroit de Sund, où l'on en prit de telles quantités, pendant nombre d'années, que c'est avec le produit de ces pêches vraiment miraculeuses que fut bâtie la ville de Copenhague, elle qui, un siècle auparavant, n'était rien d'autre qu'une simple bourgade de pêcheurs. Ce fait qu'une capitale superbe a pu être créée avec les bénéfices provenant de la pêche d'une seule espèce de poisson, paraîtrait, à coup sûr chose invraisemblable, si les historiens, témoins de ce prodige ne nous avaient donné l'idée de l'inimaginable prodigalité avec laquelle se multiplient certains représentants de la faune marine, ce dont on peut se faire une idée, alors qu'ils nous racontent que les harengs abondaient, à ce point, sur les côtes de la Poméranie, que pendant une longue série d'années, à partir de 1124, l'on vendait, disons plutôt qu'on donnait une charretée de ces poissons, pour la somme stupéfiante de « un sou et un quart »!... Il ne faut donc pas s'étonner de ce que les Hollandais, en présence d'une semblable aubaine, se soient empressés d'imiter les Danois, si bien qu'eux aussi se bâtirent une capitale — capitale opulente — avec tous les millions que leurs filets tirèrent de leur mer inépuisable. « C'est sur des arêtes de harengs, déclare sans exagération un dicton néerlandais, qu'est fondée la ville d'Amsterdam. »

Racontons-la donc, l'histoire de ce hareng miraculeux que j'ai l'honneur de vous présenter, avec tout le respect, tous les égards que mérite une telle personnalité aquatique. N'est-ce pas lui, ce prestigieux « fondateur de villes » qui, des abîmes de la mer, a fait ruisseler sur certaines de ses rives de

véritables Pactoles, dans les flots desquels miroitent, mêlés aux pâles scintillements de ses nageoires argentées, les rutilants éclats de tant de lingots d'or ?

Vous serez tout d'abord très aises d'apprendre, je le suppose tout au moins, que le hareng, *clupea harengus*, appartient à la famille des clupes, en même temps qu'il se rattache au noble groupe des malacoptérigiens.

Ce clupe est un svelte et très élégant poisson, à la tête longue et fine et aux yeux cerclés d'or. Certes, vous ne pouvez en avoir la moindre idée, si vous n'en avez vu, sur l'étal des épiciers, que la triste momie raccornie par le temps, brûlée par le sel et roussie par la fumée — ce qu'indique, du reste, pour le dire en passant, son qualificatif *saur*, vieux mot signifiant jaunâtre et tirant sur le roux. — Ce n'est donc pas chez l'épicier qu'il faut le voir, mais bien dans les eaux où miroitent son dos vert glauque, ses flancs d'un blanc pur, son ventre argenté... le tout recouvert d'un brillant glacis aux reflets métalliques.

Les harengs, d'un caractère fantasque et d'allures capricantes, sont par excellence des poissons migrateurs qui, d'un bout à l'autre de l'océan polaire, promènent leurs fantaisies périodiques. C'est toujours par bandes immenses qu'ils voyagent, conduits dans toutes leurs excursions par quelques-uns des leurs, de plus grande taille que les autres et que les pêcheurs appellent des *rois*. Les Hollandais ont le plus grand respect pour ces majestés à nageoires qu'ils s'empressent de remettre à l'eau, lorsqu'ils les trouvent par hasard dans leurs filets, afin de ne point priver le gros de l'armée de ces « guides » sans lesquels, paraît-il, cette dernière ne saurait retrouver ses gîtes accoutumés.

L'on ignore dans quels parages maritimes et sous quel ciel brumeux, les jeunes harengs ouvrent leurs yeux à la lumière ; mais ce que l'on sait fort bien, c'est que tous les ans, vers les mois de janvier ou février, ils font leur apparition sur les côtes de l'Islande.

C'est en nombre incalculable que les harengs s'élancent des mers du Groenland, après quoi, l'immense armée se divise en deux ailes. Celle de droite qui est la plus considérable, se porte vers l'Écosse. Un détachement moins nombreux, mais dont les individus atteignent à un degré de qualité supérieure, longe les côtes de l'Irlande et vient aborder sur les rivages de notre France, tandis que l'aile gauche, après avoir côtoyé la Norvège, pénètre dans la Baltique.

Vers le mois de juillet, toutes ces bandes font halte puis, qui saura jamais dire à quelles impulsions mystérieuses elles obéissent? les voilà qui rebroussent chemin et reviennent vers leur patrie glaciale, où elles séjournent pendant quatre ou cinq mois. La plus grande partie de l'année se passe donc, pour ces nomades infatigables, en courses incessantes à travers l'immen-

sité des mers, où frétillent leurs gigantesques colonnes longues de cinq ou six lieues, sinon davantage, sur trois ou quatre de largeur.

Rien de plus étrange que l'apparition de ces prodigieuses agglomérations d'êtres vivants grouillant sur la mer miroitante, alors, surtout, que la lune jette de pâles et rapides reflets sur la crête des vagues. La surface entière resplendit comme si, entre deux eaux, flottaient d'énormes bancs de pierres précieuses... car, à l'éclat phosphorescent de la mer, s'ajoute la phosphorescence des poissons argentés qui font onduler de larges nappes de lueurs intermittentes sur la moire plus ou moins sombre des eaux.

Ce qu'il y a surtout de bizarre, c'est que du milieu de ces masses énormes de poissons en marche, s'élèvent des bruits inexplicables. C'est tantôt comme le crépitement d'une pluie tombant en grosses gouttes que l'on peut attribuer, soit au bruit que font les harengs, en élevant sans cesse leur tête hors du liquide, comme pour humer les brises qui passent, soit plutôt au claquement que produisent, en retombant sur l'eau, les plus joyeux d'entre ceux qui s'en échappent en bondissant. Mais un autre bruit bien plus extraordinaire et semblant sortir du sein même de l'agglomération se fait parfois entendre sur les côtes de l'Écosse, au dire des pêcheurs.

Quel est-il ce bruit, d'où vient-il ? Nul ne le sait. C'est comme une sorte de détonation, affirment les marins, et l'on en cherche vainement la cause, étant donné qu'elle part du milieu de ces êtres essentiellement, proverbialement muets. Toujours est-il que les pêcheurs maintiennent leur dire et d'autant plus, qu'ils déclarent que cette détonation est un signal de départ. « Les harengs ont parlé », se disent-ils entre eux et ce qu'il y a de certain... c'est que le lendemain, la bande entière a disparu.

Il est difficile de se faire une exacte idée de la prodigieuse consommation de harengs qui s'est faite depuis le moyen âge et qui se fait encore de notre temps. C'est la plus considérable de toutes les pêches, la plus régulièrement pratiquée, comme aussi la plus fructueuse. « Le hareng, dit Lacépède, le célèbre naturaliste, est une de ces productions de la nature dont l'emploi décide de la destinée des nations. » Est-ce parce que les nations l'ont trop compris, qu'elles font à ce produit de la nature une guerre d'extermination sans mesure, ni intelligence ?

Et encore, plût au ciel que l'homme fût le seul ennemi du hareng! Cette malheureuse créature en a bien d'autres, tant d'autres, que nous n'en détruisons qu'une fraction relativement minime, si on la compare à l'ensemble des dévastations qu'exercent sur cette éternelle proie des légions de destructeurs aquatiques aidés par d'innombrables oiseaux de mer non moins voraces qu'eux.

Et ce qui paraît incompréhensible, c'est qu'en dépit de ce carnage universel, l'armée des harengs a jusqu'ici maintenu le nombre de ses légions

qui paraissent être en quelque sorte indestructibles. Ne faut-il pas en conclure que jamais mine vivante ne fut plus féconde, puisque jusqu'ici rien ne semble avoir épuisé cette intarissable prolification.

Intarissable n'est point trop dire. Une femelle de hareng, nous déclarent les naturalistes, pond de 20.000 à 30.000 œufs. Qu'on multiplie ce chiffre prodigieux, par le chiffre bien plus prodigieux encore de ces pondeuses infatigables et que l'on essaie de se faire une idée du produit total d'une aussi fantastique fécondité.

Mais aussi, quel carnage ! En 1582, les Hollandais employaient à cette pêche plus de 20.000 barques pontées de 20 à 40 tonneaux. Au siècle suivant, cette industrie faisait vivre 450.000 personnes, c'est-à-dire le cinquième de la population totale du pays. A la fin du XVIII^e^ siècle, les pêcheurs hollandais capturaient encore plus de 600 millions de harengs et si ces chiffres formidables ont diminué de nos jours, c'est que les Anglais se sont, en grande partie, substitués à eux dans cette gigantesque exploitation. En 1881, le nombre des harengs pêchés par les Écossais, s'élevait à 700 millions, alors que d'autre part, sur les côtes de la Norvège, le produit de cette industrie montait à 8 millions de francs et à 9 millions sur nos côtes françaises. Certes, l'Océan Atlantique mérite bien le nom que lui donnent les Américains, celui de « bassin aux harengs ».

Du hareng, passons à la sardine, quelque chose comme une cousine, sans doute, car elle aussi est une clupe. *Clupea Sardina*, tel est son nom scientifique. Quant à son nom français, il paraît qu'elle le doit à l'île de Sardaigne dont elle a toujours affectionné les parages, aux eaux tièdes et limpides.

Tête pointue et front noirâtre ; de gros yeux, un dos bleuâtre que bordent des flancs argentés... Tel est son portrait en raccourci. Ceux qui connaissent son histoire affirment que cette *Clupea Sardina* jouissait déjà d'une flatteuse réputation, bien avant qu'on eût trouvé l'art de l'embaumer dans de l'huile et d'en faire des conserves en boîtes de fer blanc hermétiquement soudées. Le poète Epicharme qui, à ce titre de poète, ajoutait celui de philosophe pythagoricien et qui vivait près de cinq siècles avant notre ère, la fait figurer avec honneur parmi les mets servis au repas de noce de la gentille Hébé, déesse de la jeunesse et gourmande comme on l'était sur l'Olympe, où festinaient somptueusement les dieux.

« Je regrette, dit l'humoristique Franklin, que la jeune Hébé n'ait point goûté ce fruit de la mer dans toute la perfection qu'il est maintenant capable d'acquérir sous la main de nos modernes industriels. » Bien qu'elle ne les ait pas mangées à l'huile, ses sardines, tout nous autorise à penser que la sémillante déesse les trouva excellentes.

Semblables aux *clupea harenga*, leurs prolifiques cousines, les clupes sardines sont des pondeuses inépuisables. C'est par milliards que naissent

les jeunes sardinettes dont on voit miroiter les écailles d'argent dans les flots bleus de la Méditerranée, tout comme aussi dans les flots verts de l'Atlantique.

Les Romains, en même temps qu'ils pêchaient les sardines, pêchaient aussi les anchois d'un goût si fin, si délicat, qu'on les faisait entrer dans la préparation de la saumure célèbre, connue sous le nom de *garum*.

Depuis le XVIIe siècle, les sardines, longtemps dédaignées par les riverains des côtes de l'Atlantique, sont devenues un élément de richesse pour les pêcheurs du bassin d'Arcachon, non moins que pour ceux de la Bretagne. En 1877, la France a pêché un milliard cent millions de sardines représentant une valeur d'environ 15 millions de francs.

Arrivons à la morue dont l'importance économique dépasse de beaucoup celle du hareng, augmentée même par l'apport de la sardine. La morue, *Gadus morrhua*, appartenant à la famille des Gadoïdes, est un grand poisson long de 1 mètre ou peu s'en faut. Tête grosse et comprimée, bouche énorme, gros yeux à fleur de tête, dents singulières en ce sens qu'elles sont simplement implantées dans des gencives molles et peuvent se mouvoir à la volonté de l'animal, écailles grises sur le dos, blanches sous le ventre et parsemées de taches d'un jaune doré, voilà le personnage nouveau dont nous allons nous occuper.

Nous nous sommes extasiés, tout à l'heure, devant la fécondité du hareng, devant celle de la sardine... que dirons-nous donc devant celle de la morue qui pond — non, c'est invraisemblable — qui pond, selon sa fantaisie, trois, quatre, cinq et jusqu'à six millions d'œufs !...

L'on a calculé que si aucune cause de destruction ne venait enrayer cet effroyable torrent de vie, la mer entière ne tarderait pas à n'être plus qu'un inimaginable monceau de morues qui la rempliraient de leur grouillement formidable.

Ce qu'il y a d'assez curieux, dans l'histoire de ce poisson qui n'est cependant ni délicat, ni difficile, c'est qu'on ne l'a jamais vu dans la Méditerranée. Une chose bien constatée, c'est que la morue aime les eaux profondes et qu'elle ne les quitte que pour des raisons à elle seule connues, raisons qui toutefois semblent se rattacher à une question de gourmandise, chose d'importance capitale dans la vie de cette bête gloutonne toujours en quête de proies quelconques.

Quelconques n'est pas trop dire. Petits poissons de toute catégorie, mollusques, vers, crustacés, rien n'échappe à son insatiable appétit. Aussi, que ne trouve-t-on pas dans son estomac non moins large qu'élastique, élastique au point d'ingurgiter toutes sortes de bêtes étranges et jusqu'à des crabes d'une grosseur énorme. Passe encore pour des proies vivantes ; mais que penser de ces goinfres à nuls autres pareils, quand, avec stupé-

faction, l'on trouve, dans leur œsophage, des substances de tous points indigestes, telles que des fragments de bois, des débris de coquilles et combien d'autres choses invraisemblables que l'énergie de leur suc gastrique, toute prodigieuse qu'elle soit, est dans l'impossibilité de digérer.

Aussi, n'est-il pas nécessaire de beaucoup s'inquiéter de la nature de l'amorce qu'on lui tend au bout de la ligne, car c'est avidement, c'est follement, qu'elle se jette sur tout objet de petite taille qu'elle voit se mouvoir à la surface de l'eau.

L'on sait que c'est sur les côtes de l'île de Terre-Neuve, que s'effectue avec le plus de succès la pêche de la morue, et c'est en quelque sorte, par hasard, qu'a été découverte cette merveilleuse station que se disputent, âprement, des peuples de nationalités diverses. Quand Gaspar de Corte Réal, gentilhomme portugais, jaloux des Espagnols, jura de leur disputer l'honneur de découvrir des terres inconnues, quand ayant jeté l'ancre au milieu des brouillards, il débarqua sur la côte inhospitalière de cette île d'aspect si rébarbatif; il ne se doutait guère que là, s'ouvrirait plus tard, pour l'Europe, une source de richesses bien autrement considérables que ne devaient l'être jamais celles des mines inépuisables de Potosi en Bolivie, avec cet avantage inappréciable, que cette conquête avait été obtenue sans effusion de sang.

Quoi qu'il en soit, ce n'est pas, en somme, au Portugais Gaspar que ces mots de découverte, de conquête sont applicables. Outre que l'île de Terre-Neuve avait été déjà visitée, vers le XI^e^ siècle, par les Norvégiens, ses richesses marines semblent avoir été ignorées pendant des siècles, et ce n'est en réalité qu'après avoir été retrouvées, en 1497, par un certain Sébastien Cabot qui était à la solde d'Henri VIII, que la mine des trésors futurs fut appréciée comme elle le méritait. Non seulement, Cabot la retrouva, cette « Terre neuve » — nom qu'il lui donna et qui lui est resté — mais encore il découvrit la morue. Dès son retour en Angleterre, il fit connaître le point du globe où, par suite de raisons encore inexpliquées, ce poisson abonde le plus. Inutile d'ajouter que la nouvelle s'en répandit en divers pays, si bien que moins d'un siècle après, Terre-Neuve vit arriver 150 bâtiments français, 100 espagnols, 50 portugais et enfin 30 anglais. Oui, rien que 30, au début ; mais combien s'est rattrapée, depuis, l'industrieuse et commerçante Albion !

Malgré leur prodigieuse affluence à Terre-Neuve, toutes les morues ne s'y trouvent pas confinées. L'on en rencontre également et en notable quantité sur certaines côtes américaines, sur celles de la Hollande et aux abords de l'Islande, où elles ont été non seulement capturées, mais de plus, particulièrement étudiées au point de vue de leurs habitudes, de leurs mœurs et de leur caractère, s'il est permis de s'exprimer ainsi.

« Une chose assez remarquable, dit le D^r^ Franklin, c'est la facilité avec laquelle ces poissons se soumettent à une espèce d'apprivoisement, voire

même de domestication. Il y a, sur la côte occidentale de l'Écosse, un vaste étang communiquant avec la mer qui, agrandi et creusé profondément, est devenu la demeure d'un nombre considérable de poissons marins. »

« Je visitai, un jour, cet étang avec quelques amis, poursuit le docteur précité. Nous étions précédés par la femme du gardien de cette énorme pièce d'eau. A peine avions-nous paru sur la plateforme qui la domine, qu'il se fit une sorte d'émeute parmi les hôtes du bassin. Ils s'élancèrent vers nous, se poussant, se culbutant, comme l'eussent fait des volailles dans une basse-cour. Nous nous étions pourvus d'une certaine quantité de moules préalablement exposées au feu et dépouillées de leurs coquilles. Certes, l'on peut dire qu'elles furent les bienvenues, ainsi que le prouva le chaleureux accueil qui leur fut fait, surtout par les morues qui venaient les happer jusque dans nos mains. »

« La femme du gardien en prit une sans effort, l'une des plus grandes et la mit sur ses genoux, la flatta, la caressa, l'appelant affectueusement « pauvre amie » et la pauvre amie fut à ce point sensible à ces prévenances, qu'elle se laissa ouvrir la bouche, où furent successivement introduites quelques moules qui incontinent disparurent, avalées qu'elles étaient avec prestesse et satisfaction, surtout nullement déguisée. Il n'est pas contestable, du reste, que les poissons, morues, carpes, dorades de la Chine et autres espèces apprivoisées par de semblables procédés, ne témoignent d'une certaine intelligence et ne reconnaissent à coup sûr, la main de leurs bienfaiteurs. »

L'on distingue plusieurs sortes de morues. La plus commune est la morue franche, appelée *cabillaud* et c'est cette espèce que l'on capture en quantités inimaginables, en diverses stations spéciales, mais particulièrement sur le grand banc de Terre-Neuve.

La pêche se fait au printemps, de février à mai. Les morues se prennent à la ligne et ce procédé, généralement si lent pour certains amateurs inexpérimentés, est au contraire remarquablement rapide, quand il est pratiqué par des pêcheurs habiles. A peine la ligne a-t-elle été jetée — amorcée d'appâts très divers : morceaux de porc, d'oiseaux de mer, voire même de fragments de morue — qu'elle est aussitôt happée par l'une de ces bêtes voraces qu'attire toute proie et dont l'appétit est insatiable.

Sitôt prises et décrochées de l'hameçon, les morues sont salées ou séchées. Dans le premier cas, elles sont décapitées, éventrées et fendues longitudinalement. On leur ôte le foie, les œufs et la langue que l'on place, à part, dans des récipients séparés. Les corps de celles qui ont été l'objet de ces opérations diverses, sont appelés *morues vertes*. On appelle *morues blanches*, celles qui ont été salées et *morues sèches*, celle qui ont été suspendues, tout d'abord, soit au soleil, soit à l'air libre quand le soleil fait

défaut, puis exposées à la fumée. Dans la Baltique, l'on donne aux morues sèches le nom de *stockfisch*.

L'on sait à combien d'usages sert ce poisson précieux qui se vend dans le monde entier. La chair est consommée de façons très diverses, ainsi que les langues et les œufs. De son foie, l'on extrait une huile fortement iodée employée en médecine contre les maladies de poitrine, les scrofules et autres affections provenant d'anémie ou de faiblesse organique et, enfin, de sa vessie natatoire, est tirée une colle d'une qualité tout au moins égale à celle de l'esturgeon.

Nous avons dit avec quelle ardeur les Anglais, tout d'abord distancés par d'autres peuples, se sont livrés à l'exploitation de ces morues si avidement pourchassées par combien d'autres nations. Qu'on nous permette encore, ici, l'énumération de quelques chiffres qui, seuls, peuvent donner une idée du véritable état de la question.

En 1789, ces Anglais employaient, rien que pour la pêche de la morue, 402 navires et 1.900 bateaux, montés par 17.000 matelots. En 1816, la guerre continentale leur ayant assuré le monopole de cette lucrative industrie, le produit qu'ils en retirèrent dépassa 70 millions de francs. De nos jours, c'est toute une flotte qu'ils y consacrent, flotte de 2.000 navires, montés par 30.000 matelots.

Les Etats-Unis font mieux encore. Ce sont 3.000 navires, montés par 45.000 hommes, qu'ils emploient pour leurs pêches gigantesques. Or, comme chaque bâtiment, soit anglais, soit américain, prend une moyenne de 400.000 poissons, ce n'est pas moins de 200 millions de morues que se partagent ces deux peuples accapareurs, dans ces campagnes de dévastations annuelles. En Norvège, sont employés 5.000 bateaux et 20.000 matelots. En France, enfin, 12.000 pêcheurs récoltent 30 millions de kilogrammes de morues dont on peut évaluer le revenu à 16 millions de francs.

Arrêtons-nous ici. Clôturons ces énumérations fantastiques qui, pour un peu plus, nous donneraient le vertige... Mais qu'en devons-nous conclure, sinon que c'est par milliards que sont capturés, chaque année, les représentants de cette race stupéfiante.

L'on demeure confondu devant cette destruction formidable et l'on se demanderait comment il se fait qu'une dépopulation totale et définitive n'en soit pas l'inévitable résultat, si l'on ne se souvenait de la fécondité à nulle autre pareille de ces prodigieux producteurs. N'avons-nous pas dit et ne devons-nous pas répéter, ici, pour nous rassurer un peu, que c'est parfois 5 ou 6 millions d'œufs que l'on compte dans telle mère morue capturée au moment de la ponte? En admettant même que les trois quarts de ces œufs sont détruits par tous les déprédateurs de la mer, poissons et oiseaux, n'en reste-t-il pas encore assez pour rendre possible et même assurée la survi-

vance de ces inextingibles morues dont on peut dire, sans métaphore, que le monde entier s'en nourrit ?

(*A suivre.*) ED. GRIMARD.

ÉTUDE PHILOSOPHIQUE

(*Suite.*)

Dieu dans ses attributs

Spinosa, disciple et continuateur de Descartes, avec sa rigueur ordinaire a tiré de la perfection de l'être, ou de l'essence, l'infinité de ses attributs:

« J'entends par Dieu, a-t-il dit, un être absolument infini, c'est-à-dire une « substance constituée par une infinité d'attributs, dont chacun exprime une « essence éternelle et infinie. — J'entends par attributs ce que la raison con- « çoit dans la substance, comme constituant son essence. »

La raison sur laquelle Spinosa base son jugement est que, plus un être a de réalité, et plus il a d'attributs ou de propriétés. Or, Dieu est incontestablement la raison suprême ; il doit donc contenir autant d'attributs que son intelligence infinie peut en concevoir, c'est-à-dire une infinité. Sans doute, nous ignorons, dans notre condition présente, en quoi consiste et leur essence et leur existence ; mais pourtant, nous savons non seulement qu'elles peuvent exister, mais encore qu'elles ne peuvent pas moralement ne pas exister. Et c'est ainsi que nous sommes autorisés à affirmer que cette croyance a une portée immense pour l'appréciation de nos destinées, ici-bas comme au delà de cette vie, et toujours dans une infinité de vies nouvelles et progressives.

En effet, cette notion de Dieu peut seule fournir des perspectives inouïes, infinies à l'imagination, à la foi, à l'amour, à l'espérance de l'homme ; et l'âme, dès lors, peut se dilater et se réjouir sans fin, en considérant la grandeur et la variété des connaissances offertes à son activité.

« C'est ici, comme une porte d'or que Dieu a voulu ouvrir à nos regards, « du côté des mystérieuses splendeurs de son absolue perfection. »

Cette définition par l'infinité d'attributs infinis est la seule formule digne du Dieu du progrès infini.

Ce que doit être la vie transcendante ou intime de cette infinité d'attributs infinis, unifiée dans la conscience absolue de l'être universel, chacun peut se l'imaginer à son gré, mais nul ne peut le dire scientifiquement.

Écoutons maintenant ce que dit Charles Fauvety, un des membres de cette

grande pléiade philosophique et scientifique de 1830, dans son bel ouvrage sur la Théonomie, au chapitre : « Idée de Dieu ».

« L'unité universelle qui est le point où convergent et où divergent tous « les rapports, qui doit réunir en soi toutes les virtualités manifestées au sein « du Cosmos, possède nécessairement celles qui se manifestent sur la terre. « Ce qui nous frappe d'abord, c'est la vie que nous voyons se révéler à « nous sous des formes très diverses, mais dans des conditions de trans- « formation et de développement qui nous permettent d'affirmer que la vie « a ses lois et que l'homme social la possède à un degré de perfection que « les autres espèces terrestres n'ont pas atteint.

« Cette constatation nous permet de conclure de l'être arrivé au sommet « de la vie terrestre à l'être occupant le sommet de la vie universelle et « nous pouvons nous représenter Dieu comme un homme dont la vie serait « élevée à une puissance telle qu'on peut la concevoir en l'attribuant à la « synthèse des synthèses ; ou, en d'autres termes, qui serait à l'univers tout « entier comme la vie humaine est au globe terrestre.

« Mais il n'y a pas que de la vie sur la terre, il y a aussi des forces phy- « siques et morales ; il y a de l'intelligence et de l'amour ; il y a de la rai- « son, de la sagesse, de la conscience, de la bonté, de la justice. Eh bien ! il « suffit que nous constations l'existence de ces forces, de ces qualités, de « ces vertus au sein du Cosmos ou dans notre humanité terrestre, pour avoir « le droit de les attribuer à Dieu, en les élevant à la suprême puissance, « c'est-à-dire à une puissance telle qu'elle soit conçue comme adéquate à la « somme de tous les rapports de même nature, dans tous les temps et dans « tous les lieux à la fois, en d'autres termes à une puissance infinie. »

Dieu dans l'Univers

Nous ne croyons ni à une création séparée de Dieu, ni à un univers fait de rien, ni à l'émanation panthéistique.

L'Être universel est tout à la fois transcendant et immanent à l'univers : — transcendant, par la conscience qu'il a de son être infini absolu, un, indivisible, incommunicable à jamais dans sa personnalité, dans ce qui le fait être lui-même d'une vie propre, distincte de celle de la création ; — immanent, en ce qu'il demeure éternellement comme raison et cause dernière, et comme unique soutien avec l'efficace de sa force créatrice, de ses lois et de sa volonté, la source vive de ce qui fait l'essence, le mouvement et la vie de tous les êtres de l'Univers.

Dieu, l'être unique qui a une infinité d'attributs infinis, c'est l'être des êtres, c'est-à-dire la raison éternelle et la cause immanente de tout ce qui est.

Tout est de Lui, par Lui, en Lui, mais rien n'est Lui, puisque tout est de

Lui, sauf Lui, puisqu'il ne peut être Lui et en même temps quelque chose qui n'est pas Lui.

Dieu est vivant, il est l'activité même, non seulement il crée éternellement dans l'éternité, mais il crée continuellement dans le temps.

Étant donnée l'activité continuelle de Dieu avec l'énergie productrice de son infinité d'attributs infinis, de son éternelle volonté de créer, l'incessante production d'une infinité relative d'univers, d'espèces et d'individus s'ensuit, et chaque instant en voit éclore une infinité nouvelle.

Giordano Bruno, se faisant le poète de l'infini, a dit : « L'activité divine « ne saurait être suspendue un seul instant, elle crée toujours. Un Dieu « oisif ne serait plus ni bon, ni grand. La toute-puissance divine entraîne « l'existence d'un univers infini. Si le monde n'est pas illimité, Dieu n'a « pas pu ou n'a pas voulu le rendre tel ; dans l'une et l'autre hypothèse, « Dieu cesse d'être Dieu. — Si Dieu a manqué d'infinité ou dans son vou- « loir, ou dans son pouvoir, il ne doit plus être considéré comme le conser- « vateur immuable de l'univers. — Il n'y a qu'un ciel, c'est-à-dire un espace « général, universel ; un espace qui contient l'infinité des mondes. »

Après Bruno, Descartes et son école, Leibnitz, Fénelon, Malebranche, Spinosa, Fontenelle et d'autres affirment plus ou moins explicitement l'infinité de l'univers, la multitude des mondes, l'infinité des êtres intelligents.

Et Kant ne craint pas de dire que la création est sans bornes dans le temps, éternelle et infinie comme son auteur et une comme lui. Bien avant tous, saint Thomas d'Aquin, le plus grand théologien de l'Église d'Occident et le plus grand philosophe du moyen âge, avait constaté l'existence possible d'infinis relatifs, de divers ordres à l'infini, en dessous de l'infini absolu.

Enfin dans son beau Traité de *l'Infini créé*, le profond Jean Terrasson, disciple de Descartes, démontre la nécessité d'admettre l'infinité dans le nombre, dans la succession et la durée :

« L'infini est un abîme de grandeurs qui en renferme d'autres, lesquelles « peuvent encore être infinies. Autre est l'infinité des créatures, autre est « l'infinité de Dieu. L'infinité de Dieu est absolue ; elle existe également à « tous les points de vue, et dans tous les ordres de perfection ; telle n'est « pas l'infinité de la matière, laquelle à son tour n'est pas celle de l'esprit. « Il y a un infini créé. Tout ce qu'il y a dans la nature, matière, esprit, « nombre, durée, est actuellement et positivement infini. »

Dieu, positivement parfait, n'a qu'une manière de faire les choses, et cette manière ne peut se trouver qu'en allant tout d'un coup jusqu'à l'infini, si Dieu ne peut faire le monde infiniment grand, on le réduit à ne pouvoir le faire qu'infiniment petit.

Comment y aurait-il des bornes à l'univers ?

La matière n'étant que l'étendue, et l'étendue étant l'infinité, puisqu'on

ne peut concevoir qu'il n'y ait de place quelque part, c'est-à-dire de l'étendue et en conséquence de la matière ?

Il va plus loin encore, dans sa remarquable thèse de philosophie ; il soutient la théorie de l'infinité des créatures intelligentes. Il admet une infinité de planètes habitées.

« Nous ne disons pas que le nombre est indéfini, mais qu'il est infini, « parce que Dieu est infiniment, et non pas indéfiniment puissant ! » « Quel spectacle admirable que de représenter, non seulement les habitants « de cette terre qui ne sont qu'une poignée d'hommes, mais des hommes en « nombre infini, distribués en une infinité de planètes ! Le monde, l'esprit, « la matière sont éternels comme ils sont infinis. Chaque tourbillon finira, « mais non la génération des tourbillons ; chaque esprit est précédé ou suivi « par un autre; la succession des esprits est éternelle.

« Mais cette infinité de nouveaux esprits qui se succèderont pendant un « temps infini exige aussi la création d'une infinité de corps nouveaux ; « comment donc dire que ce monde est actuellement infini, si ce monde « peut être indéfiniment augmenté ? »

Il conclut donc dans le même sens, mais plus hardiment que Leibnitz : « que le monde infini, et dont l'infinité augmente indéfiniment, est seul digne de la puissance de Dieu, qu'une éternité tout entière de créations infinies ne saurait épuiser ». Cette manière de comprendre la fécondité de l'infini absolu, et sa puissance et sa volonté, est évidemment la seule qui réponde aux exigences de l'idée qu'on doit se faire des grandeurs et de la majesté de Dieu !

(*A suivre.*) Prof. C. MOUTONNIER.

Le jour des Morts

(Méditation)

To die, to sleep; — To Sleep!... To dream perchanse!

SHAKESPEARE.

La mort, c'est le sommeil, c'est un réveil peut-être!

DUCIS.

Les arbres ont perdu leur riante parure,
L'oiseau ne chante plus ses gais refrains d'amour;
La source dans les bois n'a plus son doux murmure,
De l'automne qui fuit, c'est le dernier beau jour!

. . . . . .

Déjà les noirs autans que l'hiver nous ramène,
Ont flétri dans nos champs la dernière des fleurs;
Un morne et froid linceul a revêtu la plaine,
A nos rêves dorés ont succédé les pleurs!...
C'est l'heure où les heureux, assis autour de l'âtre,
Un instant dispersés resserrent leurs liens;
Où le pauvre, pour qui la fortune est marâtre,
Sous son toit souffre, pleure et gémit pour les siens.
Et c'est aussi pour tous une heure bien amère,
Qui consacre en nos cœurs des souvenirs d'amour,
Et nous rappelle, hélas! qu'une âme douce et chère
A quitté cet exil pour un autre séjour!
Oui, c'est l'âpre saison où tout se fane et tombe,
Sous le souffle glacé de l'hiver en courroux;
Et le vent qui se lève est un vent de la tombe,
Priez, mortels, priez et tombez à genoux!...
Entendez-vous au loin la cloche qui résonne,
Et qui fait frémir l'air de ses lugubres chants?
Elle annonce le Dieu qui punit et pardonne,
Faites monter au Ciel votre plus pur encens.
Dans cet exil de pleurs, plein d'amère souffrance,
Il n'est pas un de nous qui ne porte en son cœur
Quelque rêve déçu d'amour ou d'espérance,
Une secrète plaie, une intime douleur!
Car la vie est pour tous une source d'alarmes,
Où la douleur se juge au nombre des tombeaux;
Où chaque souvenir nous arrache des larmes,
Et déchire le cœur qui s'en va par lambeaux!
Et chaque heure qui fuit, chaque feuille qui tombe,
Sous les coups redoublés des autans en courroux;
C'est un cœur qui nous manque, un ami qui succombe
Et qui dit en partant: « Vivants, priez pour nous! »

. . . . . .

. . . . . .

Mais silence! de Dieu les lois sont immuables,
Qui peut douter encor les pieds sur un tombeau?
En face de la mort à nos âmes coupables,
La foi découvre mieux son immortel flambeau!
Non, mon cœur ne vient pas exhalant le blasphème,
De vos restes sacrés troubler le saint repos;
Vous pleurer en ce jour est mon bonheur suprême,

L'amitié dans la tombe encore a des échos !
Je viens, comme autrefois, quand le sort moins sévère
Jamais ne nous avait atteint de ses rigueurs.
Auprès de vous encore, âmes tendres et chères
De mon âme souffrante épancher les douleurs !

. . . . . .

Dites, m'entendez-vous, dans ces lieux où vous êtes,
Vous qui vivez plus près de son divin séjour,
Dans ces champs éthérés, suspendus sur nos têtes,
Vos cœurs ont-ils gardé pour nous le même amour ?
Vous souvient-il encor de cette triste terre,
Qui s'émaillait pourtant de si charmantes fleurs;
Ou cet amour si doux ne fut-il qu'éphémère,
Êtes-vous maintenant insensibles à nos pleurs ?
Répondez, paraissez, esprits divins, fantômes,
Révélez vos secrets à notre cœur jaloux ;
Vous aime-t-on là-haut, comme parmi les hommes,
Si loin de notre monde y parle-t-on de nous ?
Êtes-vous dans les airs, dans la feuille qui tombe,
Dans ces vagues accords, ces lugubres accents,
Ou n'est-il plus de vie au delà de la tombe,
La mort est-elle un gouffre où se perdent nos sens ?

. . . . . .

Ainsi le doute affreux vient subjuguer mon âme,
Et de son voile obscur enveloppe mes yeux;
Et comme par instants, une mourante flamme
Brille et scintille encor d'un éclat radieux,
J'entends au fond du cœur, comme une vague plainte,
D'une voix qui s'éteint vibrer le dernier son ;
Se ranimer encor... puis mourir sous l'étreinte
De la lutte insensée où se perd ma raison !

. . . . . .

Ah ! cesse tes soupirs ! Suspends ton vain murmure !
Qu'importe d'aspirer à des biens à venir ?
O mensonge ! O néant ! Rien n'est vrai, rien ne dure,
Tout tombe dans l'oubli... Rêves et souvenirs!
Du Dieu dont ta faiblesse invoque la puissance,
Quel homme a pu jamais pénétrer le secret ?
Quel assez vaste esprit prouver son existence,
De son temple divin nous montrer le sommet ?
Vains efforts ! vains désirs ! Pour franchir cet espace

Qui sépare la terre et l'homme du Seigneur,
Ta voix trop faible expire et sans laisser de trace
De ces élans d'espoir qui consument ton cœur !
La Providence, hélas ! de son œuvre est absente,
En vain tu veux ôter le voile de tes yeux,
Que ta lyre s'épanche en pleurs ou qu'elle chante,
Ni tes pleurs, ni tes chants ne montent jusqu'aux cieux ;
A peine si le monde à tes larmes sensible,
De ta muse éplorée entendra les soupirs ;
Si même à ta douleur quelque cœur accessible,
Trouvera dans ces chants quelques chers souvenirs !
Non, ton Dieu n'est qu'un mot pour expliquer le monde,
Un symbole inventé par les faibles esprits ;
En doutes, en erreurs, partout le siècle abonde,
De la superstition les temples sont détruits !...
. . . . . .
. . . . . .
Mais la foi dans mon âme un instant affaiblie,
Sous le souffle divin ranime ses transports ;
Et par l'esprit du mal l'espérance ravie
Revient comme les flots reviennent à leurs bords...
Et j'entends résonner, comme un écho céleste,
Une voix dont on aime à prolonger les sons,
Et vibrer dans mon cœur comme un éclair qui reste
Dans notre œil ébloui par ses brillants rayons.
Et je me dis, si Dieu las d'une vaine gloire,
De son œuvre eût voulu perdre le souvenir,
Nous eût-il fait revivre en l'humaine mémoire,
Et dans les jours passés fait briller l'avenir ?
Si notre âme n'était que la vile matière
Que l'implacable mort peut réduire au néant,
L'homme fléchirait-il ses deux genoux en terre,
Pour adorer les vers dont il est l'aliment ?
Si cet adieu fatal était l'adieu suprême
Et devait à jamais enlever à mes yeux,
Ces êtres qu'en esprit je sens, j'entends, que j'aime,
Et que mon cœur jaloux recherche dans les cieux !
Si la mort, spectre affreux qui glace d'épouvante,
Était le but final, le terme du bonheur,
Si tout ce qui m'attire et m'élève et m'enchante,
Et les sphères du Ciel n'étaient qu'une lueur !

Ah ! d'un Dieu tout-puissant serait-ce la justice ?
Le fruit de son amour ? O cruel sacrifice !
O blasphème !... Silence ! Et fais cesser tes pleurs !

. . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

Toi qui donnes, Seigneur, aux pauvres hirondelles,
Un nid pour se soustraire aux saisons des frimas,
N'as-tu pas près de toi, là-haut pour tes fidèles,
Un autre toit d'amour dans tes divins climats ?
N'as-tu pas dans ton ciel, pour nous aimer encore,
Une pente au soleil, une place en ton sein ?
Et le jour où l'on meurt n'aura-t-il plus d'aurore,
N'est-il plus de bonheur, n'est-il pas d'autre Eden ?
Ta volonté n'eût-elle ordonné toutes choses,
La splendeur de la terre et l'infini des cieux,
Ces suaves accords, ces parfums et ces roses,
Que pour charmer nos cœurs et réjouir nos yeux ?
Est-ce pour la donner en dépôt à la terre,
Pour qu'elle fût un jour la pâture des vers,
Que tu nous fis notre âme, esprit pur sans matière,
Et pour l'anéantir que tu fis l'univers ?

. . . . . .

Oh non, la mort n'est pas la fin de toute chose,
Et détruire n'est rien pour Toi qui peux créer ;
Mais comme le parfum de toute fleur éclose
Dans l'espace infini monte et va s'exhaler,
Ainsi de notre esprit quand la sublime essence
Brise ses liens impurs pour quitter ce séjour,
L'âme remonte à Dieu, son unique espérance,
Pour jouir dans son sein de l'éternel amour !
Il est une autre terre, il est une autre plage,
Où les flots sans tumulte expirent sur leurs bords ;
Un ciel toujours d'azur, sans brume et sans orage,
Où jamais l'on n'entend gémir la voix des morts !
Oui, c'est là que mon cœur vous retrouve en cette heure
Amis que le destin ne m'a ravis qu'un jour,
C'est au pied du Calvaire où je prie et je pleure,
Qu'animé par la foi, j'attends l'heureux retour !

Prof. C. MOUTONNIER.

Lido (Venise), le 25 septembre 1911.

Ce qu'il y a dans une étoile

Comme suite à notre étude sur la pluralité des mondes, nous nous faisons un plaisir de reproduire l'article suivant dû à la plume d'un de nos meilleurs astronomes M. Charles Nordmann, et publié, sous ce titre, dans le MATIN *du 13 octobre dernier (Algol).*

Auguste Comte a écrit — je n'ose dire : entre autres — cette sottise, qu'il est vain de chercher à connaître la composition chimique des étoiles, parce que cela ne pourrait être d'aucune utilité pour la sociologie. D'abord ceci n'est pas exact, il serait aisé de l'établir. Et puis, avec des raisons de ce genre on justifierait tous les attentats, petits et grands, à la beauté et à l'intelligence, aujourd'hui le rapt de la *Joconde*, hier l'incendie de la bibliothèque alexandrine, demain l'écrasement de tout effort désintéressé vers le savoir. Le séjour de cette planétule deviendrait odieux aux âmes un peu hautaines, et la Terre ne serait plus que le fade potiron dont parle Musset, bon seulement à fournir quelques soupes médiocres aux tubes digestifs exigeants.

Mais, n'en déplaise à feu Auguste Comte, l'analyse spectrale des étoiles a été créée, et elle a fait germer, dans le solide humus de la réalité, des fleurs étranges et merveilleuses, comme jamais l'imagination n'en avait rêvées.

Si, devant l'objectif d'une lunette, on met un prisme de verre convenablement orienté, l'image d'une étoile se trouve étalée suivant une légère bande lumineuse présentant la succession des couleurs de l'arc-en-ciel. C'est le « spectre » de l'étoile. Celle-ci n'était qu'un diamant frémissant au foyer de la lunette : le prisme, joaillier magique, en a fait jaillir côte à côte l'améthyste et le lapis, l'émeraude, la topaze et le rubis. Newton, par une semblable expérience, a montré que la lumière blanche est formée de la synthèse des rayons diversement colorés. Or dans le spectre d'une étoile ainsi produit, et que l'on peut photographier, on trouve de petites raies noires, formant des discontinuités sur le fond éclatant du spectre, et dont chacune est caractéristique d'un élément chimique donné. C'est l'étude minutieuse de ces petites raies spectrales qui permet d'analyser les corps dans ces creusets grandioses que sont les étoiles, aussi facilement que dans les cornues de nos laboratoires.

* *

Ainsi, à travers le diamètre des cieux, un simple frisson de l'éther vient nous dévoiler comment vibrent les atomes subtils dans les lointains soleils, aux frontières de l'Univers.

On pouvait croire auparavant que les éléments chimiques de notre Terre sont des constructions dues à quelque rencontre locale et que, dans d'autres parties du ciel, la matière prend des formes différentes, de même que les espèces animales varient d'un point à l'autre du globe. Or il n'en est rien ; la spectroscopie nous montre dans le Soleil et les étoiles des éléments dont la plupart sont connus sur la Terre et sous des formes identiques. Démonstration impressionnante de l'unité essentielle de l'Univers ! Dans presque toutes les étoiles, les métaux sont non seulement gazeux, mais aussi à l'état natif à cause de la haute température. Pourtant on voit apparaître divers composés, notamment des oxydes, dans certaines étoiles relativement froides, comme Aldébaran, Arcturus, Bételgeuse. Pour cette dernière, j'ai trouvé, au moyen de mon pyromètre stellaire, une température effective d'environ 2.400 degrés centigrades seulement.

Le spectroscope a fait mieux encore : il nous a montré au fond des cieux des éléments inconnus. L'exemple le plus fameux est celui de l'hélium découvert dans le Soleil en 1868 par sir Norman Lockyer, et qui n'a été trouvé sur la Terre, dans les gaz de certaines sources thermales, que près de trente ans plus tard. N'est-il pas une étonnante baguette de fée, ce spectroscope qui décèle, à 150 millions de kilomètres de nous, un gaz qui était à notre insu mélangé à l'air même que nous respirons ?

***

Le spectroscope nous réservait bien d'autres merveilles. Par exemple, les raies spectrales des étoiles sont parfois sujettes à certains déplacements (d'ailleurs très faibles et seulement observables au microscope) qui sont dus au mouvement même des étoiles. Nous en parlerons un jour. Mais je voudrais dire un mot d'une fort curieuse découverte, qui vient d'être faite tout récemment : la pression même des gaz imprime à leurs raies spectrales des déviations d'une nature particulière et qui fournissent une mesure indirecte de cette pression. On a pu en conclure un moyen très simple de déterminer la pression atmosphérique à la surface des étoiles ; on a trouvé ainsi qu'elle est d'environ douze atmosphères à la surface de Sirius, sept fois plus grande sur Procyon que sur la Terre et beaucoup plus faible sur Arcturus. Mais puisque les tempêtes sont dues à des variations de pression, il n'est pas absurde de penser que bientôt on pourra annoncer les tempêtes qui bouleversent, au fond du firmament, Sirius ou la Polaire. Et cela nous consolera un peu d'ignorer beaucoup de celles qui ont lieu sur notre globe, aux pôles par exemple.

La spectroscopie recèle encore beaucoup d'autres trésors à peine entrevus. Mais avec tout cela, connaîtrons-nous mieux le fond des choses ? Qu'im-

porte si nous leur découvrons du moins des formes nouvelles et harmonieuses.

Parfois, dans la claire fontaine où il nage, des enfants voudraient saisir un joli poisson d'argent ; celui-ci, quoi qu'ils fassent, glisse toujours entre leurs doigts potelés et maladroits en y laissant seulement quelques écailles brillantes. C'est ainsi que l'essence du Cosmos échappera toujours... ou du moins longtemps encore, aux étreintes humaines. Mais les rares paillettes qu'elle abandonne à nos mains passionnées ont assez d'éclat pour poétiser d'un peu d'extase la morne platitude de notre marche à la Mort.

CHARLES NORDMANN,
Astronome de l'Observatoire de Paris.

L'erreur " du Fraterniste "

La grave question du « libre arbitre » ou du « déterminisme », de l'asservissement de l'être à une fatalité inéluctable ou de sa liberté d'évolution, qui a toujours si profondément divisé les humains, est à nouveau posée et nettement résolue dans le sens du « déterminisme » par un journal de création récente : *Le Fraterniste*.

Les rédacteurs de cette feuille, visiblement animés des meilleures intentions du monde et qui mettent, au service de leur thèse, un incontestable talent, ont-ils bien envisagé toutes les faces du problème que, si délibérément, ils résolvent, et calculé les redoutables conséquences, au point de vue de nos croyances et de l'intérêt moral général, de la campagne qu'ils entreprennent ?

Nous ne le croyons pas et nous venons, très fraternellement, ainsi qu'en un article éloquent et d'une logique serrée, l'a déjà fait notre distingué confrère M. Chevreuil, leur soumettre les objections, capitales à nos yeux, que le spiritualisme doit opposer à leur conception philosophique et qui nous paraissent être de nature à exiger une réfutation catégorique de leur part, s'ils veulent laisser à leur propagande son caractère de conviction désintéressée.

Le Fraterniste pose en principe que « tous les êtres sont fonction de la manifestation cosmique extérieure qu'ils enregistrent » ; en d'autres termes, que l'homme subit, sans pouvoir s'y soustraire, les impulsions de l'occulte, n'étant, pendant son incarnation terrestre, qu'une sorte de marionnette plus ou moins perfectionnée, n'accomplissant aucune action, ne faisant aucun geste qui ne lui aient été insufflés, imposés même, par les forces intelligen-

tes et invisibles auxquelles il est entièrement soumis. Par suite, irresponsabilité de l'être qui peut, indifféremment, être saint ou bandit, ascète ou sensuel sans que, pas plus pour lui que pour les autres fantoches qui l'entourent, cela tire à conséquence, tous étant, au même degré, « fonction de la manifestation cosmique extérieure ».

Le Fraterniste veut-il, tout d'abord, nous permettre, délaissant pour un instant le côté philosophique et moral de la question, de mettre en relief la flagrante contradiction existant entre son action de propagandiste et la thèse qu'il soutient.

Si *Le Fraterniste*, en effet, était bien persuadé que ses articles ne sont lus que par un public d'automates, incapables d'idées personnelles et indépendantes des influences extérieures, un public de « déterminés » en un mot, quelle explication plausible pourrait-il bien donner pour justifier les espoirs qu'il fonde certainement sur le succès de sa campagne ? Comment peut-il espérer être entendu et compris par ceux de ses lecteurs qui ne sont pas « déterminés » à le comprendre et à l'entendre ?

Ne se rend-il pas compte que, si sa théorie était exacte, la mission qu'il s'est imposée d'éclairer les humains serait vouée, fatalement, à un échec inévitable ?

Nous pourrions, sur ce thème, multiplier les questions ; nous préférons les résumer en un dilemme dont nous serions reconnaissants au *Fraterniste* de nous donner la solution.

Ou nous sommes des « déterminés », des êtres dépourvus de la faculté de penser et d'agir par nous-mêmes, et, dans ce cas, toute entreprise d'autres « déterminés » tendant à notre transformation par l'enseignement, le raisonnement, ou tout autre moyen, est forcément stérile ; et, alors, pourquoi la propagande du *Fraterniste* ?

Ou nous sommes *libres* et, dans ce cas, l'action du *Fraterniste* s'explique, mais sa théorie devient fausse et il appartient à tous les spiritualistes d'en combattre les conclusions essentiellement nuisibles à la cause commune.

Ainsi que l'écrit excellemment un penseur spiritualiste : « Le « spiritualisme » et le « déterminisme » sont inconciliables, car ce dernier est destructif de toute morale et de toute justice. Il fait de l'homme un pantin irresponsable, mû par des forces fatales, irrésistibles et, par conséquent, il sape par la base tout ce qui fait la grandeur morale et la dignité de l'être.

« Il est bien fait, par contre, pour plaire aux sensualistes et aux jouisseurs, car il justifie et excuse tous les appétits, toutes les convoitises, toutes les violences. Les spirites qui acceptent de tels sophismes ne s'aperçoivent donc pas qu'ils travaillent à ruiner tout l'édifice moral édifié par leurs devanciers et qu'ils tombent dans le matérialisme? Le « déterminisme »

« serait le suicide de la raison et de la conscience, la mort de toute initia-
« tive et de tout effort vers le mieux. Avec cette doctrine, on ferait des escla-
« ves et non des hommes libres. »

Citons encore ce passage du grand écrivain spirite, Léon Denis, auquel il faut toujours recourir, lorsqu'on aborde les discussions de cette nature :

« La liberté est la condition nécessaire de l'âme humaine qui, sans elle,
« ne pourrait édifier sa destinée. C'est en vain que les philosophes et les
« théologiens ont argumenté à perte de vue sur cette question. Ils l'ont obs-
« curcie, à plaisir, par leurs théories, leurs sophismes, vouant l'humanité
« à la servitude, au lieu de la conduire vers la lumière libératrice. La notion
« est simple et claire ; les Druides l'avaient formulée dès les premiers temps
« de notre histoire. Elle est exprimée, en ces termes, dans les *Triades* : « Il
« y a trois unités primitives : Dieu, la Lumière et la Liberté.

« Tout d'abord, à première vue, la liberté de l'homme paraît bien restreinte,
« au milieu du cercle des fatalités qui l'enserre : nécessités physiques, con-
« ditions sociales, intérêts ou instincts. Mais, en considérant la question de
« plus près, on voit que cette liberté est toujours suffisante pour permettre
« à l'âme de briser ce cercle et d'échapper aux forces oppressives.

« La liberté et la responsabilité sont corrélatives chez l'être et augmentent
« avec son élévation. C'est la responsabilité de l'homme qui fait sa dignité
« et sa moralité ; sans elle, il ne serait qu'une machine aveugle, un jouet des
« forces ambiantes. La notion de moralité est inséparable de celle de liberté.

« La responsabilité est établie par le témoignage de la conscience qui nous
« approuve ou nous blâme, suivant la nature de nos actes. La sensation du
« remords est une preuve plus démonstrative que tous les arguments philo-
« sophiques. Pour tout esprit quelque peu évolué, la loi du devoir brille
« comme un phare à travers la brume des passions et des intérêts. Aussi,
« voyons-nous tous les jours des hommes dans les situations les plus hum-
« bles et les plus difficiles, accepter de dures épreuves, plutôt que de s'abais-
« ser à commettre des actes indignes.

« Si la liberté humaine est restreinte, elle est du moins en voie de perpé-
« tuel développement, car le progrès n'est pas autre chose que l'extension
« du libre arbitre dans l'individu et dans la collectivité. La lutte entre la
« matière et l'esprit a précisément pour but de libérer celui-ci, dans une
« mesure croissante, du joug des forces aveugles. L'intelligence et la volonté
« arrivent à prédominer peu à peu sur ce qui représente, à nos yeux, la fata-
« lité. Le libre arbitre est donc un épanouissement de la personnalité et de
« la conscience. Pour être libre, il faut vouloir l'être et faire effort pour le
« devenir, en s'affranchissant des servitudes, de l'ignorance et des basses
« passions, en substituant l'empire de la raison à celui des sensations et des
« instincts.

« Cela ne peut s'obtenir que par une éducation et un entraînement pro-
« longé des facultés humaines : libération physique par la limitation des appé-
« tits ; libération intellectuelle par la conquête de la vérité ; libération morale
« par la recherche de la vertu. C'est là l'œuvre des siècles. *Mais, à tous les*
« *degrés de son ascension dans la répartition des biens et des maux de la vie,*
« *à côté de l'enchaînement des causes, sans préjudice des destinées que notre*
« *passé nous inflige, il y a toujours une place pour la libre volonté de l'homme.* »

Qu'ajouter à ce lumineux exposé, à cette déduction, à la fois rigoureuse et élevée, des causes de la Liberté et de la Dignité humaines? Tout au plus, reste-t-il à répéter, en la modifiant quelque peu, une boutade célèbre et à conclure, en songeant au plus grand bien de tous : « Si cette philosophie n'existait pas, il faudrait l'inventer. »

Mais elle existe, et tout concorde à nous prouver qu'elle est la vérité. Les enseignements de l'au-delà sur la loi de la réincarnation, l'enchaînement logique des causes et des effets découlant de cette révélation et venant satisfaire notre impérieux besoin de justice, le fait même que ces sentiments existent, bien qu'à des degrés divers, en chacun de nous, nos aspirations vers un avenir meilleur et nos efforts pour l'atteindre, tout démontre l'individualité de l'être et sa responsabilité toujours correspondante à son degré d'évolution.

La doctrine du « libre arbitre » est la plus haute expression de la morale pure ; elle engendre et stimule l'incessant élan des âmes vers le progrès spirituel, elle est la source des énergies fécondes où l'homme puise la force d'accomplir ces hautes et bienfaisantes missions qui provoquent l'admiration et facilitent la marche de l'Humanité ; donnant à l'être la notion exacte du Devoir, elle le prépare à supporter avec fermeté les dures épreuves de l'adversité et c'est elle qui, rayonnant sur les obscurités de la route, conduit ses adeptes, souvent péniblement mais toujours sûrement, au but vers lequel, consciemment ou non, nous tendons tous.

Le « libre arbitre » doit être l'axiome intangible sur lequel s'appuie l'argumentation spiritualiste ; sa loi moralisatrice, la base de notre règle de vie à peine de retomber, sous le couvert trompeur d'un vocable différent, dans les épaisses ténèbres du « matérialisme ».

Le « déterminisme », au contraire, est l'acheminement vers le fatalisme de l'Islam avec ses conséquences délétères pour l'individu et la collectivité, c'est la condamnation de l'effort, l'inutilité de l'idéal et du sacrifice, la négation de ce qui constitue la loi même de l'existence : l'action, le mouvement.

Dans un article du 10 août dernier, un rédacteur du *Fraterniste* citait quelques noms d'hommes célèbres qui auraient été les champions de cette néfaste doctrine, semblant chercher vainement des équivalences dans la thèse contraire. Lorsque nous aurons, nous-mêmes, énuméré quelques noms

d'hommes non moins célèbres, qui furent les partisans du « libre arbitre » et à Spinosa, Taine et Voltaire opposé, par exemple, Le Dante, Descartes et Cousin, aurons-nous fait autre chose qu'un vain étalage d'érudition? Notre argumentation s'en trouvera-t-elle fortifiée?

Une doctrine vaut par sa valeur intrinsèque et non par la notoriété de ses adeptes. S'il en était autrement, le « matérialisme » que nous combattons et qui a pour tenants les Maîtres de la science contemporaine, serait la philosophie définitive, devant la supériorité de laquelle nous devrions à tout jamais nous incliner.

C'est pour toutes ces raisons que nous considérons comme un devoir de combattre les théories « déterministes » et d'avertir loyalement *Le Fraterniste* de notre intention. Nous avons trop le respect des individualités pour faire, dans nos discussions, intervenir des questions de personnes. Nous ne lutterons que contre les idées, en nous efforçant d'écarter du débat tout ce qui pourrait avoir un caractère offensant ou simplement blessant pour nos contradicteurs, nous excusant à l'avance si, malgré notre attention, une expression impropre ou qu'on pourrait mal interpréter, échappait à notre plume.

Nous sommes trop convaincus de la bonne foi et de la courtoisie de nos adversaires pour ne pas, dès maintenant, délimiter le terrain sur lequel, quant à nous, nous sommes décidés à nous cantonner.

Mais, résolument, partout où l'occasion s'en présentera, nous nous efforcerons de détruire l'effet des déprimantes théories que *Le Fraterniste* propage, théories que nous considérons comme fausses et démoralisatrices et, partant, nuisibles à la cause qui nous est chère.

HENRI ROUSSEAU.

Un criminel déterministe devant la Cour d'assises

Le président. — Vous avez commis un crime horrible ; vous avez violé une petite fille, puis vous l'avez tuée. Qu'avez-vous à répondre ?

Le criminel. — J'ai été dominé par des forces indépendantes de ma volonté. Je n'ai pu y résister...

L'avocat. — Messieurs les Jurés, l'homme n'est pas responsable de ses actes. Le libre arbitre n'est qu'une chimère, une illusion. Nous sommes *déterminés nécessairement* par des impulsions réelles, mais insensibles, et nous sommes affectés comme si nous étions libres.

Il est impossible qu'il puisse y avoir un effet sans cause. Quelle est donc la cause qui fait les uns heureux, les autres malheureux, les uns bons, les autres méchants ?

Et ceux qui sont bons, résultats de la cause qui les a faits bons, peuvent-ils s'empêcher de l'être ? Et ceux qui, méchants, tenant cette méchanceté de sa cause correspondante, peuvent-ils se soustraire à cette méchanceté ? Non ! L'un comme l'autre — résultats tous deux — sont rivés et astreints à leur cause correspondante.

Rivés et astreints, cela revient à dire : invinciblement guidés, subjugués, dominés par cette cause ! Impossible d'y échapper. Que devient alors le libre arbitre ? Zéro.

Mon malheureux client a été irrésistiblement poussé à son forfait par des forces mauvaises qui rôdent autour de lui. Je demande donc son acquittement et son envoi dans une maison d'éducation...

L'AVOCAT GÉNÉRAL. — Maître X..., je rends justice à votre talent : vous avez beaucoup de souplesse dans l'esprit, et, avec les subtiles ruses de la dialectique, vous défendez admirablement le *déterminisme*. Permettez-moi cependant de vous faire les objections suivantes :

La différence entre l'homme et l'animal est que celui-ci a, en naissant, toute la science et toute l'industrie nécessaires à son existence, et que *fatalement* il obéit — et dans une juste mesure — à tous ses instincts ; tandis que la science et l'industrie de l'homme sont les fruits de ses efforts, de son travail ; qu'*il reste maître de ses instincts et ne leur obéit que suivant sa volonté plus ou moins bien conseillée par sa raison, qu'il est également libre de ne pas écouter.*

La raison fait naître la responsabilité et les deux font la dignité de l'homme.

Le libre arbitre est la source de tous les progrès dont l'homme est l'instrument conscient et responsable.

C'est par la liberté morale qu'il marche, depuis l'origine du temps, d'un pas ferme et constant vers la conquête des vérités morales et vers l'application graduelle du développement des sociétés.

Dans votre système, Maître X..., il n'y a ni *bien*, ni *mal*, ni *mérite*, ni *démérite*, ni *crime*, ni *vertu*, ni *droits*, ni *devoirs* et dès lors point de *responsabilité morale* ni *sociale*.

Pour toutes ces raisons et, étant donnés les faits de la cause, *je me détermine*, Messieurs les jurés, à demander pour l'accusé la peine de mort, aucune circonstance atténuante ne pouvant être invoquée en sa faveur.

LE PRÉSIDENT DU JURY. — Après examen de la cause, le Jury, à l'unanimité, *a été déterminé à répondre oui à la question de culpabilité*, et *non à celle des circonstances atténuantes*.

Condamnation à mort et exécution.

L'accusé est condamné à mort. Au moment de payer sa dette à la société, *des cris de mort* sortent de nombreuses poitrines. Et puis, après l'exécution, des *applaudissements* se font entendre.

Un déterministe. — Voulez-vous bien vous taire. Si vous connaissiez les lois psychosiques, au lieu de vos cris, de vos applaudissements, vous pleureriez sur le sort de ce malheureux qui a été *fatalement déterminé* à commettre l'acte qu'on lui a fait expier.

Le public. — Nous pleurons la malheureuse victime de ce gredin, et sommes remplis de compassion pour ses proches, mais nous sommes *fatalement déterminés* à crier et à applaudir quand nous voyons le bourreau débarrasser la société de tous ces êtres malfaisants qui sont la honte de l'humanité.

Henri-Constant.

LIBRE ARBITRE OU DÉTERMINISME

Dans la *Revue Scientifique et Morale du Spiritisme* d'août dernier, M. Chevreuil a publié un excellent article sur le libre arbitre, reproduit par maintes publications spirites, belges et françaises. Cet article vise une feuille en mal de religion nouvelle, dont chaque numéro nous apporte une réclame apocalyptique en faveur de ce qu'elle appelle le néo-christianisme. Quoi qu'en disent les sympathiques rédacteurs de ce journal qui leur ouvre si joyeusement ses colonnes, les encycliques du nouveau messie ne sont pas claires et ses termes ne sont pas heureux. Notre belle langue française, si mesurée et si harmonieuse, n'acceptera jamais les mots barbares d'altruisme-joie et d'altruisme impératif. Ces accouplements bizarres peuvent plaire de l'autre côté du Rhin dans la patrie de Kant ou de Schopenhauer, mais, à nos oreilles, ces néologismes sonnent mal.

Toutefois ne cherchons pas querelle pour des mots ; allons tout droit aux idées.

L'idée néo-chrétienne, que le Rédacteur indulgent du *Fraterniste* qualifie d'idée magnifique, n'est pas une idée neuve ; l'auteur le dit lui-même dans le numéro du 24 août ; il ne fait que rééditer la doctrine du millénarisme, vieille et vicieuse interprétation d'un texte obscur (et ils le sont tous) de l'Apocalypse, d'après lequel la fin du monde serait précédée d'un règne de Jésus-Christ pendant mille ans. De là les rêveries de Papias au IIe siècle, les terreurs puériles de l'an mille et les extravagances de Joachim de Flore

et de l'Évangile Éternel. On le voit, rien de nouveau sous le soleil, fût-ce même le soleil de Judée.

L'idée d'un néo-christianisme a hanté naguère bien des intelligences. Melchior de Vogué et Paul Desjardins ont écrit, à ce sujet, de fort beaux livres, développé des thèses superbes, dans un style autrement clair, en des termes autrement heureux.

Pourtant ils durent abandonner leur idée, ne trouvant pour disciples que quelques atrabilaires en mal de réforme religieuse et de rares blasés intellectuels amèrement déçus par les dogmes officiels de l'Église et de l'Université.

Rêver de rajeunir le christianisme, dans le cadre vieilli et à moitié brisé où l'âme moderne ne saurait plus se mouvoir à l'aise, est un rêve légitime. Nous n'en ferions pas un grief aux novateurs; mais ce que nous ne pouvons pas permettre, c'est de baser leur réforme sur l'idée déterministe, c'est-à-dire sur ce que le matérialisme moderne a de plus blessant pour la dignité humaine.

Certains écrivains ont toutes les audaces ; il leur faut la complicité des apôtres et ils déclarent formellement que le créateur du déterminisme, c'est Saint Paul. Personne assurément ne s'en serait douté. Ils affirment que tout le christianisme est déterministe et que les plus grands génies, les penseurs contemporains furent déterministes. Ils citent en particulier Voltaire, Schopenhauer, Spinosa et Taine.

Voltaire fut un déiste spiritualiste et rien de plus. Schopenhauer fut un pessimiste et l'idée déterministe ne fut, dans son système, qu'un simple accessoire philosophique. Spinosa étant panthéiste et faisant s'évanouir la personnalité humaine dans le grand Tout détruisait, par le fait même, l'individualité en même temps que la liberté.

Reste Taine — mais celui-là fut un matérialiste complet. L'écrivain qui a osé dire que la pensée est une sécrétion du cerveau devait être déterministe au premier chef. Décidément nos novateurs ne sont pas heureux dans le choix de leurs parrains et leur matérialisme mystico-apocalyptique aura de la peine à se constituer une généalogie régulière et plus encore, une formule définitive.

Ils ne sont pas plus heureux quand ils se réclament de Saint Paul dont ils estropient un texte séparé de ses antécédents. Ici ils confondent visiblement le déterminisme avec la prédestination, mais il y a un abîme entre les deux.

Le déterminisme procède d'un principe de mécanique universelle: la prédestination, du dogme surnaturel de la grâce.

Celui-là est une réalité brutale, celle-ci une fiction du mysticisme pur.

Le déterminisme est fataliste; la prédestination ne l'est pas ou du moins n'a jamais voulu l'être. Dans le dogme de la prédestination, Dieu reste tou-

jours *prescient* et l'homme demeure *libre*. Le génie audacieux d'Augustin, la pensée hardie de Bossuet se sont arrêtés au seuil de ce mystère. Luther et Calvin y ont trébuché. Ce sont eux qui dans leurs traités du *serf-arbitre* ont transformé le mystère en système et créé la doctrine monstrueuse du *prédestinationisme* qui est effectivement le déterminisme appliqué à l'ordre du salut. Mais les deux réformateurs, comme M. Valabrègue, ont fait dire à saint Paul ce qu'il n'a jamais dit.

M. Valabrègue fait de l'exégèse comme il fait du vaudeville. Il accommode les textes au besoin de sa thèse. Il fait dire à Jésus à peu près le contraire de sa pensée. Jamais Jésus n'a dit que rien n'était possible à l'homme et que tout était possible à Dieu. Il dit: « Ce qui n'est pas possible à l'homme », « apud homines », est possible à Dieu, c'est bien différent. Il a dit mieux encore: « Omnia sunt possibilié crédenti. » Tout est possible à celui qui croit. Ce texte, à coup sûr, n'est pas déterministe.

Et puisque nos novateurs veulent avoir saint Paul dans leur jeu, qu'ils nous expliquent donc la parole de l'apôtre: « Non summus filii ancillie sed libera. » Ce qui semble bien dire que nous sommes les fils de la Liberté.

Le christianisme proclame hautement, et c'est sa gloire, la liberté humaine. Il établit toute la notion de l'acte humain du mérite et de la sanction sur la liberté humaine : Liberté d'élection, de contrariété et de contradiction.

Il résume toute la doctrine de la destinée dans la formule de saint Augustin: « Deus qui te fécit siné té, non té salvabit sine té. » Dieu qui t'a créé sans toi, ne te sauvera pas sans toi, c'est-à-dire malgré toi et sans ton libre concours.

Oser dire que le déterminisme est moral, c'est vouloir en imposer au bon sens.

Le déterminisme, qui n'est après tout qu'un brutal principe de la mécanique universelle appliqué faussement à la conscience et à la destinée, transforme l'homme en automate entre les mains implacables de la fatalité. Ce système est à la fois brutal comme une machine et lâche comme une désertion.

S'il supprime la liberté, — personne ne s'y trompe, — c'est pour se soustraire à l'obligation et s'exonérer du devoir. C'est la doctrine de tous les déserteurs de la conscience.

Le déterminisme amnistie le criminel qu'il rend irresponsable et par contre il découronne l'homme de bien et l'ouvrier du devoir de leur auréole parce qu'il n'y a pas de mérite à être bon et vertueux.

L'homme étant nécessité au crime comme au bien n'est plus qu'une roue qui tourne, un organisme qui fonctionne sous une pression extérieure impitoyable.

L'Ananké antique n'a jamais préconisé une doctrine aussi funeste que

celle-là, car avant d'imposer aux hommes le joug du destin, elle avait eu la précaution de le diviniser.

Le déterminisme, lui, le mécanise.

Avec une telle idée, c'est la conscience humaine qui s'écroule, c'est l'histoire universelle qui sombre dans le chaos et se brise dans la nuit.

Le magnifique travail des siècles, la gravitation solennelle de toute la génération humaine autour du pivot éternel de l'histoire, les inspirations sublimes de toutes les âmes vers l'idéal suprême de justice et d'amour, le sang des martyrs versé à flots, les larmes des opprimés, la sueur sanglante des héros obscurs, l'holocauste volontaire de tous les génies qui ont travaillé à la rédemption du monde, tout cela réuni et additionné n'a pas plus de prix réel que le rythme brutal du bélier hydraulique ou le ronflement stérile d'un appareil de transmission.

C'est la machine mue aveuglément par le moteur inintelligent et fatal de la nécessité.

Et voilà ce déterminisme moral qui, au dire de certains, serait le salut de l'avenir, l'amnistie du passé et qui produirait un élan de pitié, de solidarité et de fraternité formidable ?

Je ne veux pas douter de la bonne foi de M. Valabrègue dans ses dires, mais seulement démontrer, avec preuves à l'appui, qu'il se laisse abuser par des recherches dont j'appuie la non-application; inanité, dans tous les cas, qu'il cherche à adapter à ses théories, d'une manière inacceptable.

Dr SERGIUS.

LA MÉTHODE EN MÉTAPSYCHISME

Aussitôt qu'un enfant est né, les catholiques s'empressent de le baptiser et de lui donner un nom, afin de le préserver des griffes de Satan, qui est là tout près, *quærem quem devoret*. Au besoin, si le nouveau-né est trop chétif pour être transporté à l'église, ils le font *ondoyer*. C'est peut-être à cause de cela que nous sommes si *ondoyants et divers*, comme dit Montaigne.

En ce point comme en beaucoup d'autres, les savants imitent les prêtres aussi docilement, aussi servilement que possible.

Etes-vous malade ? Le docteur ne manquera jamais de tirer du jardin des racines grecques un nom et même plusieurs pour votre maladie. La voilà baptisée. Il n'en faut ordinairement pas davantage pour qu'elle soit guérie : il suffit de joindre à la foi qui sauve, la diète, la patience et la résignation.

Les catholiques font tout leur possible pour convertir à leur religion les hérétiques, les schismatiques, les paganistes, etc. Et, sitôt la conversion opé-

rée, ce qui ne manque guère quand on y met le prix, ils débaptisent et rebaptisent les néophites.

Ainsi font les savants. Sans revêtir le surplis ni l'étole, une science hérétique, irrégulière a-t-elle vu le jour et reçu un nom de ses profanes inventeurs, les savants la catéchisent, lavent la tache originelle de son nom vulgaire et lui en donnent un autre tout neuf ou tout *renouf*. C'est ainsi que du *magnétisme* ils ont fait *l'hypnotisme*, et que, plus récemment, ils ont *transubstantionalisé* le *spiritisme* en *métapsychisme*.

Maintenant que le métapsychisme est légitimé, il s'agit d'habiller convenablement le poupon, de donner à la nouvelle science une méthode qui lui soit propre, car évidemment, la méthode des autres sciences ne peut convenir à la nouvelle venue.

C'est à établir cette nouvelle méthode que s'applique le Dr Gustave Geley dans les *Annales des Sciences Psychiques* du 16 juillet 1911.

Le métapsychisme, dit l'auteur, constitue une science absolument originale et absolument spéciale. Pour trois raisons, il lui faut une méthode spéciale :

1° Les conditions nécessaires primordiales d'expérimentation n'ont pas d'analogie dans les autres sciences. Elles exigent, en effet, non pas des instruments physiques ou des moyens chimiques, mais un instrument humain, le médium.

2° On ne doit et on ne peut pas séparer le phènomène métapsychique des hypothèses qui s'y rattachent, l'observation ou l'expérimentation de l'interprétation. D'une manière générale, ce qu'il y a dans le métapsychisme de vraiment intéressant et de vraiment important, *ce n'est pas le phénomène, c'est l'explication du phénomène.* Dépourvu de tout essai logique d'interprétation, considéré isolément et sans tenir compte du problème philosophique qu'il pose, le fait lui-même devient banal. C'est spontanément que les personnalités médiumniques nous fournissent une explication ; vraie ou fausse, nous sommes obligés de compter avec elle.

3° Tous les phénomènes métapsychiques, depuis les plus simples et les plus élémentaires jusqu'aux plus élevés et aux plus complexes, sont absolument connexes. Aussi voyons-nous les phénomènes les plus simples et les plus élémentaires, tout aussi difficiles à comprendre, si l'on ne se laisse pas prendre au mirage des explications verbales, que les plus élevés et les plus complexes. L'interprétation du métapsychisme sera totale ou elle ne sera point.

De la première de ces trois raisons, M. Geley conclut qu'il faudrait des médiums d'un ordre très élevé, comprenant qu'ils remplissent un véritable sacerdoce, et capables, comme les expérimentateurs eux-mêmes, d'une complète abnégation. On ne peut exiger des médiums de pareils sacrifices sans

compensation. Il faudrait donc les mettre à l'abri des soucis matériels et leur assurer une existence digne de la tâche qu'on leur demande. Pour cela, on ne peut guère compter sur des initiatives privées ; il faut donc fonder dans ce but une œuvre collective.

Au sujet des deuxième et troisième raisons, l'auteur se demande quels sont les phénomènes d'ordre essentiel. « Évidemment, répond-il, ce sont *les plus élevés et les plus complexes.* » Quand on aura bien compris ceux-ci mais alors seulement, on comprendra tous les autres *a fortiori*, puisque tous sont étroitement connexes. « La méthode scientifique, véritablement adéquate à la science nouvelle, réside tout entière dans cette formule : *considérer comme provisoirement négligeables tous les phénomènes élémentaires et s'attaquer immédiatement et systématiquement aux phénomènes les plus compliqués que nous connaissions.* »

Reste à déterminer quels sont les phénomènes métapsychiques les plus élevés et les plus complexes. Pour M. Geley, ce sont les phénomènes *physiques*, et parmi ceux-ci, les *matérialisations*. « Le phénomène physique le plus élevé et le plus complexe étant la *matérialisation*, c'est la matérialisation qu'il s'agirait d'étudier, avant tout, systématiquement, sinon exclusivement. »

J'ai fait tout mon possible pour résumer brièvement et fidèlement la méthode de M. Geley ; mais voilà tout de même un beau nombre de lignes A 0 fr. 25 l'une, cela me fera une belle somme à payer à la *Société des Gens de Lettres*, reconnue d'utilité publique. Peu importe. Ce qu'elle ne me prendrait pas, d'autres apaches pourraient me l'enlever, ce qui reviendrait au même. Tous les honnêtes gens, en pays civilisés, sont exposés à des avanies de cette sorte. Arrivons maintenant à la critique de la nouvelle méthode.

***

A la *première raison*, nous répondrons que le médium n'est pas la condition nécessaire de *tous* les phénomènes... j'allais dire *spirites*, disons métapsychistes, c'est plus décoratif. Les savants ont imaginé ce principe en vue de ramener le spiritisme à l'animisme ; mais, outre que cela ne les avancerait à rien, tout le monde sait qu'il y a en spiritisme des phénomènes spontanés, que ceux-ci ont précédé les phénomènes provoqués et qu'ils sont les plus probants.

La seconde raison ne donne lieu à aucune critique. Je l'aurais signée ; mais je ne vois pas son rapport avec la méthode prescrite par M. Geley.

J'en dirai autant de la troisième, et j'ajouterai que, tous les phénomènes étant connexes, tous sont également *élevés* et *complexes* ; d'où suit qu'il n'y a pas lieu de considérer les phénomènes physiques comme plus élevés et plus complexes que les phénomènes intellectuels et moraux.

Il est en outre essentiellement anti-scientifique, anti-naturel de prétendre expliquer le psychique par le physique. Si l'on pouvait, en métapsychisme, étudier le physique indépendamment de l'intellectuel et arriver à l'interprétation de ce physique, — ce qui est impossible, — cela ne servirait à rien.

Du moment qu'il faut des médiums pour l'expérimentation métapsychique, il va de soi qu'il faut choisir les meilleurs ; mais, tout en réservant la question de leurs honoraires, on ne voit pas pourquoi les initiatives privées ne suffiraient pas à résoudre la question des médiums, et l'on voit encore moins comment la collectivité, l'Etat, y pourvoirait mieux. M. Geley convient lui-même de « la banqueroute lamentable de l'Institut Général Psychologique, composé cependant des savants les plus illustres ».

Les seconde et troisième raisons de M. Geley n'ont aucun rapport avec la conclusion qu'il prétend en tirer pour sa méthode et qui consiste à étudier en premier lieu les phénomènes physiques et, parmi ceux-ci, les matérialisations. Je présume que l'auteur confond la méthode de recherche, d'étude, et la méthode de démonstration.

Pour démontrer le métapsychisme, il est bien vrai qu'il faut commencer par les phénomènes physiques, non pas parce qu'ils sont plus élevés et plus complexes, mais, au contraire, parce qu'ils sont les plus simples, parce qu'ils tombent sous les sens.

Mais, dans la recherche des faits et de leurs causes, il faut d'abord prendre les phénomènes tels qu'ils se présentent et n'en omettre ou négliger aucune circonstance ; or, dans ces phénomènes, il y a toujours un mélange de physique et de psychique.

La méthode préconisée par M. Geley n'est pas seulement fausse, elle est dangereuse.

La matérialisation est de tous les phénomènes spirites le plus sujet à caution, aussi bien dans sa production que dans son interprétation.

On ne l'obtient guère que dans l'obscurité. Est-il plus rationnel et plus sûr d'observer un phénomène qui doit tomber sous les sens, les yeux fermés que les yeux ouverts ?

La matérialisation nécessite des installations, des mesures et instruments de contrôle qui ne sont pas à la portée de tout le monde. La science métapsychique deviendrait-elle le monopole des riches ? Les profanes devront-ils en accepter les résultats de confiance ? Alors ce sera une religion ou plutôt une superstition. Autant rester catholique.

De tous les phénomènes spirites, la matérialisation est, *par elle-même*, le moins probant de ce qui est à prouver. Car il faut bien convenir qu'il y a quelque chose à prouver ou à improuver, c'est la survivance de l'âme.

Eh ! même en supposant que les matérialisations ne soient pas truquées, comme on l'a dit et même découvert si souvent, en quoi prouvt-elles, à

elles seules, la présence de l'âme d'un mort, de tel mort? Elles ne peuvent le prouver que par des circonstances accessoires, étrangères à la matérialisation, par des manifestations ou des révélations que l'on obtient aussi bien ou mieux, en plein jour, par des moyens simples et à la portée de tout le monde.

La méthode préconisée par M. Geley n'est donc pas à recommander ; mais nous devons nous estimer heureux de voir que les savants s'occupent de chercher une nouvelle méthode : après avoir cherché, ils finiront par découvrir que la vieille méthode est la bonne.

ROUXEL

TROIS MÉMOIRES DE SCHOPENHAUER SUR L'OCCULTISME [1]

Vient de paraître à la Librairie Leymarie un volume contenant la traduction de trois mémoires du grand philosophe allemand Schopenhauer sur l'Occultisme. Le traducteur, M. G. Platon, a eu la pensée de réunir dans un même volume trois études empruntées à différents ouvrages et se rapportant à ces sujets qu'on comprend d'ordinaire dans le domaine des Sciences Occultes.

Le premier mémoire qui a pour titre en allemand *Animalischer Magnetismus und Magie* est un chapitre détaché de l'ouvrage *Ueber den Willen in der Natur* qui a pour sous-titre : Eine Erœrterung der Bestatigungen welche die Philosophie des Verfassers, seit dem Auftraten, durch die empirischen Wissenschaften erhalten hat ». Le second et le troisième, qui ont respectivement pour titres : *Ueber die anscheinende Absichtlichkeit von Schicksale des Einzelnen* et *Versuch über Geistersehen und was damit zusammenhængt*, sont deux mémoires figurant l'un à la suite de l'autre dans le tome I des *Parerga : Parerga und Paralipomena : Kleine philosophischen Schriften.*

Le premier ouvrage, *Ueber den Willen in der Natur* est de 1836. Les *Parerga* ont paru en 1851. L'un et l'autre de ces ouvrages ont reçu de la main de Schopenhauer lui-même des corrections et des additions qui ont été utilisées par *Frauenstædt* pour une nouvelle édition des *Parerga und Paralipomena* en 1862 et du *Wille in der Natur* (3e édition) en 1867.

*
* *

On pourrait reprocher au volume qui vient de paraître de ne porter à la connaissance du public français que ce qu'on pourrait appeler un matériel de faits déjà un peu anciens, puisqu'ils ont été recueillis presque tous avant

(1) *Mémoires sur les Sciences Occultes*, de Schopenhauer. Un vol. in-18. Prix : 6 francs *franco*.

le milieu du siècle dernier; et ensuite peut-être que ces faits sont trop systématiquement groupés et interprétés, l'auteur, de son propre aveu, n'ayant vu dans ces études et tout expressément dans le *Wille in der Natur* qu'un Essai sur les confirmations nombreuses qu'apportent à sa philosophie les découvertes nouvelles des Sciences Expérimentales.

Quant au premier reproche, on peut dire que, pour remonter à une époque déjà ancienne, ce recueil systématique de faits curieux n'est pas moins intéressant. La plus grande partie de sa documentation vient, en effet, de la littérature allemande ; encore que l'auteur n'ait pas négligé de demander à la littérature des autres pays, particulièrement la France et l'Angleterre, un complément d'information. Rien que pour cela il y avait un intérêt sérieux à rendre accessibles au public français les curieux opuscules du philosophe allemand.

Le second reproche, à la réflexion, semble ne pas être mieux fondé. N'est-il pas intéressant, comme le relève avec raison le traducteur, de connaître le sentiment d'un philosophe de la valeur de Schopenhauer sur les faits qu'on désigne sous le nom général d'Occultisme ?

Qu'on le veuille ou non, ces faits sont des faits au même titre que les autres : des faits au même titre que les faits physiques, chimiques, physiologiques. Les conséquences et contre-coups qu'ils peuvent avoir dans le domaine de la systématisation de l'expérience générale ne sont pas moins du ressort du philosophe que du ressort du savant proprement dit. Trop souvent, le savant proprement dit : le physicien, le chimiste, au nom de l'ordre de faits particuliers, qui sont son objet propre d'étude, prétend les exclure, comme impossibles, du cercle de l'expérience totale qui constitue le monde réel. Il est d'un grand poids que des penseurs originaux viennent nous apporter le témoignage de leur conviction et se déclarent nettement pour la réalité de ces faits rares.

***

J'éprouve même un véritable contentement d'esprit, je l'avoue, à envisager à la suite de Schopenhauer, du point de vue de sa philosophie particulière, des faits aussi étranges que les faits de magie, les apparitions d'esprits, ou l'intervention dans la vie individuelle d'un démon comme celui de Socrate.

Cette vue fondamentale du système de Schopenhauer qui consiste à distinguer dans notre vie psychologique le *primaire* et le *secondaire*, à voir dans le cerveau, dans la vie cérébrale le *secondaire ;* dans la volonté, dans l'instinct sourd, agissant souvent à l'insu de la conscience, le *primaire*, le plus important ; cette vue, dis-je, me paraît singulièrement propre à nous donner la clé de ces problèmes bien difficiles à résoudre.

En fait, ne savons-nous pas tous, n'est-il pas aujourd'hui démontré que l'activité inconsciente s'étend infiniment au delà des limites de l'activité consciente? Tout ce qui vient à la lumière de la conscience ne doit-il pas avoir préalablement existé dans les profondeurs de l'instinct? Que,donc,l'instinct, la volonté, ait ses démarches propres; qu'il puisse connaître d'autres modes d'action que ceux par lesquels,dans le cours de l'expérience ordinaire, il peut agir dans le monde de la conscience par des moyens ordinaires et appropriés : il n'y a là rien qui doive nous étonner. Schopenhauer démontre que, d'après son système, la magie, l'intervention d'une sorte de démon intérieur qui n'est que notre moi plus profond (les médecins disent aujourd'hui : notre moi *splanchnique*), que l'apparition des esprits sont choses possibles. Son point de vue et ses conclusions ne sont pas tellement éloignés du point de vue et des croyances du monde cultivé que nous ne puissions à la rigueur y adhérer, ou tout au moins suivre avec une sympathique curiosité sa tentative d'explication.

Il est indiscutable que la vie consciente reste subordonnée à l'autre. La vie cérébrale est un phénomène secondaire ; le cerveau un véritable parasite qui n'accomplit sa fonction souvent qu'au détriment de l'organisme, du moi inconscient.

En quoi consiste cette fonction?

Le rôle du cerveau est celui d'éclaireur. Il aide la volonté à arriver le plus sûrement à son but. Le Moi inconscient imprime la direction générale. Le cerveau, avec ses lois de la Causalité, de l'Espace et du Temps, signale les obstacles que le Moi Volontaire rencontre sur sa route et lui aide à les surmonter.

Déjà la Philosophie antique, et particulièrement Aristote, avaient parfaitement vu cela. C'est la doctrine de l'œuvre authentique d'Aristote sur la morale : la *Morale à Nicomaque* et non moins des *Magna moralia* : probablement les notes intéressantes de quelque disciple ; c'est, dis-je, la doctrine de tous les traités moraux, qui nous sont arrivés sous son nom, qu'il faut soigneusement distinguer, dans l'analyse de la volonté, la volonté proprement dite, la βούλησις et la προαίρεσις : la faculté de délibérer. (V. *Morale à Nicomaque*, L. III, ch. 2 (4), § 9; *Ibidem*, ch. 3 (5). § 11 ; et surtout *ibidem*, § 17; — V. *Magna Moralia*, L. I, ch. 12 (13), § 2; ch. 17 (18), §§ 2 et 3 et aussi *ibidem*, ch. 17 (18), §§ 6 et 7 et § 5).

Le βούλησις c'est la volonté obscure, sans conscience ni réflexion, la force avec sa direction déterminée, la force qui se confond avec le spontané, le volontaire (εκουσίον), qui va droit à son but, ne connaît que la fin, sans se préoccuper des moyens et peut se proposer même l'impossible. Elle s'oppose aussi nettement que possible à la προαίρεσις : la volonté délibérante qui lui est subordonnée ; qui ne s'occupe proprement que du choix des moyens les plus

propres à réaliser la fin de la volonté; qui a la tâche de choisir entre les actes humains tous également possibles à l'homme, de donner la préférence à celui qu'elle jugera le meilleur, le plus convenable pour la fin de la βουλησις, après mûre réflexion.

« La délibération ne porte jamais sur la fin, toujours sur les moyens, nous dit expressément la *Morale à Nicomaque* (L. III, ch. 3 (5), § 11); sur la manière la plus convenable de réaliser cette fin... Quand on s'est proposé quelque but, on examine comment et par quels moyens on pourra y arriver. » Et au même endroit, § 17, Aristote en arrive à dire: « Ce qu'on veut après délibération et ce qu'on préfère, c'est la même chose; mais ce qu'on préfère est déjà déterminé. C'est ce sur quoi *la volonté a déjà porté son jugement qui est l'objet de la préférence*. Chacun cesse, en effet, de chercher comment il agira lorsqu'il s'est mis en possession, lui et la partie dominante de son être, d'un principe déterminant: car c'est cela qui est pour lui le préférable. »

La délibération, la détermination réfléchie ne pose donc pas la fin: la fin dépasse la sphère de la raison et de la délibération réfléchie: « La détermination réfléchie, lisons-nous dans la *Morale à Nicomaque* (L. III, ch. 2, § 2), n'appartient nullement aux êtres privés de raison, — et il est pourtant vrai de dire que les animaux et les enfants eux-mêmes sont capables d'agir volontairement; une action produite par la colère ou par le désir n'est pas involontaire... (*Ibidem*, § 23, et L. III, V, § 5.) L'homme a, en soi, le principe de ses œuvres, et il en est, s'il faut le dire, le père, comme il l'est de ses enfants (*Ibid.*, § 6). Il faut toujours en venir, en dernier lieu, pour expliquer nos actes, à *nous-mêmes* et à nos *dispositions intérieures*. Nous sommes, en effet, responsables *par les habitudes* que nous laissons croître et se développer en nous de nos *penchants et de nos dispositions intérieures*. Et ce sont ces dispositions intérieures qui posent ensuite les fins que l'individu poursuit et pour la réalisation desquelles la délibération entre en jeu. C'est d'après cela que se détermine pour l'homme le bien qui paraît tel à son imagination et qui détermine ensuite sa volonté (*Ibid.*, §§ 17 et 20). Tous nos actes sont donc le fait de nos dispositions intérieures formées par l'habitude ou apportées en naissant. Nos actes, déterminés par notre volonté, ne sont que l'expression au dehors de notre nature acquise ou innée. La fin qui s'impose à nous résulte de notre aveuglement et notre aveuglement de notre nature (L. III, ch. V, § 17).

Il faut que l'homme naisse avec une faculté naturelle, un œil particulièrement organisé pour voir juste et bien, pour distinguer la vérité. Il porte en lui dès le début de l'action sa noblesse originelle ou sa méchanceté originelle L'εὐφυΐα est chose de nature; il y a les natures bien nées et les natures mal nées; et c'est là le mystère et la merveille. « Tel on naît, tel on est, tel on agit. Nos actes traduisent notre caractère profond » : Schopenhauer dit

notre caractère *transcandental* s'opposant à notre caractère empirique, qu'il détermine.

L'Antiquité, on le voit, n'est pas si loin qu'on pourrait le croire, de Schopenhauer ; ou si l'on aime mieux, Schopenhauer pas si loin de l'Antiquité.

***

Qu'est-il advenu de ces vues dans la Scholastique ?

L'article 4 de la question 82, *Pars.* I^a^, dans *la Somme* de saint Thomas d'Aquin, pose la question de savoir si la Volonté *meut* l'Intelligence : *utrum Voluntas moveat Intellectum ;* et la conclusion remarquable, à laquelle aboutit la recherche du docteur scholastique, est que l'Intelligence meut la Volonté en tant que fin, mais que la Volonté tournée à l'appétence du bien général meut l'Intelligence à titre de cause efficiente : *intellectus movet voluntatem ut finis : voluntas autem respiciens bonum in communi movet intellectum effective.*

Les actes de ces deux facultés s'impliquent l'un l'autre : *hæ potentiae suis actibus invicem se includunt ; quia intellectus intelligit voluntatem velle, et voluntas vult intellectum intelligere.*

Le bien est compris sous l'espèce du vrai en tant qu'il représente une certaine vérité comprise par l'intelligence, et le vrai est compris sous l'espèce du bien en tant que c'est le bien qu'on désire.

Mais on ne peut pas indéfiniment tourner dans cette sorte de cercle vicieux. Il faut s'arrêter à un moment ; et il faut s'arrêter à l'intelligence comme représentant le premier des deux termes : le terme supérieur : *sed statur in intellectu sicut in primo.*

Tout mouvement de la volonté est, en effet, nécessairement précédé d'un acte de l'intelligence, d'une compréhension : *omnem enim voluntatis motum necesse est quod præcedat comprehensio.*

L'Église a dû se faire intellectualiste, s'arrêter à l'idée du primat de l'Intelligence. Ce n'a pas été sans peine et sans qu'il reste bien des traces, dans sa littérature philosophique et dans saint Thomas lui-même, de la doctrine opposée. « D'une certaine manière on peut dire, continue saint Thomas, que la cause finale meut la cause efficiente : l'intelligence meut la volonté parce que l'objet de la volonté est le bien compris par l'intelligence, et ce bien, à titre de fin, meut l'intelligence. Mais d'autre part on dit qu'une chose meut une autre chose à titre d'agent : ce qui imprime que l'impulsion meut ce qui subit l'impulsion : c'est de cette dernière manière que la volonté meut l'intelligence comme aussi toutes les forces de l'âme, pour parler comme saint Anselme. » (*De Similitudinibus*, ch. 2.) « La raison de tout cela, ajoute saint Thomas, c'est qu'en tout ce qui touche les puissances actives ordonnées de

l'âme, c'est la puissance qui a pour objet la fin universelle qui meut les puissances ayant pour objet des fins particulières. »

En définitive, saint Thomas et la Scholastique se déclarent pour l'Intellectualisme, pour la prédominance de l'Intelligence. L'Intelligence donne le branle à la Volonté, parce que la Volonté trouve dans l'intelligible sa fin ; qu'on ne conçoit pas la volonté fonctionnant à vide.

Les encycliques des derniers papes Pie IX, Léon XIII, Pie X, prennent à leur compte les enseignements de saint Thomas et de la Scholastique ; et la condamnation récente du Modernisme semble bien celle de tous les systèmes aboutissant d'une manière ou de l'autre à faire prédominer la Volonté sur l'Intelligence.

***

Je ne sais si je me trompe, mais je me permettrai de dire à M. Platon, le traducteur des *Mémoires* de Schopenhauer qui nous occupent, qu'il a peut-être été téméraire de prétendre faire tourner à l'édification des chrétiens, voire des catholiques, cette partie de l'œuvre de Schopenhauer qu'il présente au public français et même son œuvre entière.

L'Église, qui a si bien su adapter à son système les théories d'Aristote, n'a pas été sans tirer le meilleur parti possible de cette vue fondamentale que la volonté se pose à elle-même sa propre fin, tandis que la volonté délibérante ne s'exerce que sur le choix des moyens. Mais, organe par excellence de discipline morale, mieux qu'Aristote et que Schopenhauer elle a compris qu'il n'y a de rachat, de salut possible pour la volonté et ses mauvaises fins, que par la *Connaissance*, et elle a maintenu la Primauté de l'Intelligence sur la Volonté.

Le traducteur, M. Platon, signale avec raison combien Schopenhauer a de peine à expliquer la possibilité du salut de l'âme, engagée dans l'enfer de la vie, par la négation de la vie. Le philosophe allemand a lui aussi recours à la Connaissance : constatation de l'identité des êtres, de l'identité du moi et du non-moi, entraînant la reconnaissance de l'illusion de l'individuation, de l'existence personnelle.

Mais cette Connaissance elle-même, il ne sait trop comment se la représenter et d'où la faire naître. Tantôt il la fait sortir de la souffrance qui guérit de l'amour de la vie ; tantôt du phénomène étrange de la pitié qu'il ne définit pas et dont on ne voit pas trop dans quel ordre de phénomènes le classer : Un sentiment *sui generis* ? Une révélation soudaine et tout à fait particulière de l'Intelligence ?

On peut dire que le philosophe ne trouve pour expliquer le rachat de la vie que des expédients assez peu heureux, qui tous n'atteignent que très imparfaitement le but. Quand Schopenhauer parle d'intervention subite de

la Volonté en soi, d'un nouvel acte de la Volonté en soi *défaisant* pour ainsi dire ce qu'elle a *fait* au début, s'aiguillant en sens contraire de sa première détermination, M. Platon demande avec raison : Pourquoi ce second acte de liberté dirigé tout à l'encontre du premier ? Déjà le premier est assez peu explicable ; le second n'est pas moins inexplicable, ou l'est encore plus. En tout cas, c'est trop d'un.

L'Église, par son Intellectualisme, se réserve la possibilité d'expliquer ce changement de direction de la volonté. Il suffit qu'à un certain moment la volonté soit mise en face d'une fin nouvelle posée par l'intelligence pour qu'elle soit sollicitée et entraînée à agir autrement qu'elle ne l'a fait jusque-là. Cet idéal nouveau, qui devient aussitôt pour la volonté une fin, c'est justement l'œuvre de la Révélation sous sa double forme : Révélation religieuse en la personne du Verbe incarné, du Messie Jésus; Révélation philosophique par cette faculté supérieure de la Raison, supérieure aux sens et participant au Verbe divin.

Tout devient alors compréhensible. Les vérités révélées viennent se refléter dans l'intelligence et sont aussitôt une fin qui sollicite la volonté. Sous l'action de cet Idéal, qui est en même temps la Réalité suprême, agissant à la fois comme cause finale et cause efficiente, en l'homme de nature, voué à la fatalité des instincts, se trouve esquissé l'homme nouveau par l'*acte* nouveau, germe et noyau de l'habitude nouvelle, qui est la Vie nouvelle.

C'est ce qu'a bien vu et senti M. Platon, tout en ne le mettant peut-être pas suffisamment en lumière, trop préoccupé qu'il était, pour satisfaire à un certain besoin d'éclectisme, de faire de Schopenhauer et de son système un témoin indirect mais considérable des vérités fondamentales du christianisme. Il est bien vrai que Schopenhauer est favorablement disposé pour le christianisme et particulièrement pour sa branche catholique. Il ne lui échappe pas que les vérités qui sont le fond du christianisme sont *ses* vérités, les vérités de son système. Mais il semble bien que le côté *athée* de sa doctrine, son bouddhisme, qui le fait nettement hostile à toute idée d'un Dieu personnel, empêche qu'on s'arrête davantage sur les ressemblances et les rapports fondamentaux qu'on pourrait relever entre son système et les vérités chrétiennes. Je me demande si, à vouloir le faire et à insister plus qu'il ne convient, le traducteur ne s'est pas mis quelque peu en mauvaise posture. Mais cela le regarde, et nous aurions mauvaise grâce à trop insister nous-même sur ce point. Contentons-nous de dire que la préface, dont le traducteur a cru devoir faire précéder sa traduction, ne manque pas d'intérêt, batailleuse et audacieuse, et nous ne saurions trop en recommander la lecture.

***

Je me permettrai, pour finir, d'attirer l'attention du lecteur sur un autre

objet des présentes recherches qui me paraît plein d'intérêt : ce sont, dans le troisième mémoire, les pages consacrées à la difficile question du rêve.

La science, sur ce point particulier des études psycho-physiologiques, ne me paraît pas, si j'en juge par quelques livres récemment parus et la littérature qu'on trouve indiquée là, avoir fait de sensibles progrès(1). Même après les recherches les plus récentes, les admirables pages d'Aristote : ses deux petits traités : *De insomniis* et *De divinatione per somnum*, conservent tout leur prix ; et on ne peut qu'en vouloir aux auteurs modernes de ne pas les avoir utilisés davantage. L'érudit qui donnerait de ces deux fragments d'Aristote une édition avec commentaire à la fois philologique et scientifique rendrait le plus grand service aux philosophes et au public savant. Schopenhauer n'ignore pas ces pages et en a certainement tiré parti, en même temps que du livre fondamental, que l'Antiquité nous a laissé sur la manière d'interpréter les rêves (ὀνειροκριτικά), le livre d'Artémidore, un auteur du IIe siècle, ami du rétheur Cassius Maximus, né à Éphèse, et qui a compilé avec assez d'intelligence les ouvrages, en très grand nombre, publiés jusque-là sur la matière ! Les médecins de nos jours en viennent de nouveau à attribuer certains rêves, qu'ils distinguent en rêves *sympathiques* et en rêves *séméiotiques*, une importance considérable pour la question du diagnostic. Les anciens n'ont pas fait autre chose ; et les plus grands, comme il apert par le fragment d'Aristote : *De divinatione per somnum*, n'ont pas craint d'aborder la redoutable question des communications possibles de l'individu avec les réalités de l'au-delà au cours et par le moyen du songe. Schopenhauer, seul des grands penseurs modernes, a repris la question en utilisant les données anciennes et a tenté de la faire avancer. On lira avec le plus vif intérêt ses considérations à la fois physiologiques et psychologiques et les résultats auxquels il arrive. Quel que soit le jugement des savants de nos jours sur sa physiologie et les réserves qu'ils estiment y avoir lieu de faire quant à ses conclusions, nous avons le sentiment que les pages qu'il a consacrées à ce sujet seront lues par tous avec profit. Il faut encore pour cela remercier le traducteur de nous avoir donné la traduction de ces trois mémoires.

G. PATURIN.

(1) Je citerai, entre autres, le livre de M. Tissié (Ph.) : *Les Rêves. Physiologie et Pathologie*, et une thèse latine de M. Foucaut : *De somniis observationes et cogitationes*, Lugduni, Storck, 1901, in-8°.

Vision de Saint Michel

Un sermon sur la clairvoyance à Westminster Abbey à Londres.

Prêchant, le jour de la Saint-Michel, à Westminster Abbey, le révérend H. Mayne Young raconte qu'un évêque de Rome implora Dieu, il y a mille ans, pour faire disparaître la peste. Subitement, cet évêque eut la vision de saint Michel passant et éclairant le haut de la tombe d'Hadrian, en rengainant une épée tachée de sang.

Depuis cette apparition, la peste disparut !...

Aujourd'hui que l'homme sur cette terre cherche souvent son chemin à travers des ruines, son cœur s'écrie : « Pourquoi cela ne pouvait-il être la clairvoyance d'une extase supernormale relevant pour un instant le voile qui cache à nos yeux mortels le monde des esprits ? Il faut croire que nous sommes toujours entourés par les sentinelles resplendissantes du monde spirituel. »

Il y a quarante ou cinquante ans, tous les hommes du corps des savants étaient ou des matérialistes ou des agnostiques, mais aujourd'hui nous assistons à un grand réveil : Crookes, Wallace, Lodge, Hodgson, Myers, Flammarion, Lombroso et beaucoup d'autres ont étudié, vérifié, et démontré la *réalité* des phénomènes psychiques. Par leurs efforts, par leurs recherches, les merveilles des faits spirituels tels que la télépathie, la clairvoyance de notre extraordinaire subconscient, sont devenues une étude universelle.

(Paru dans le *Daily-Mail*, fin septembre 1911.)

UNE LETTRE

Le Commandant Darget à M. d'Arsonval, membre de l'Académie des Sciences :

Paris, le 9 septembre 1911.

Monsieur,

J'ai l'honneur de vous envoyer une découpure de journal pour vous montrer que deux médecins américains *ont découvert*, il y a quelques jours, le Rayonnement humain que *j'avais découvert* depuis des années et au sujet duquel vous n'avez pas fait encore le Rapport dont vous étiez chargé par

l'Académie des Sciences. Je vous serai reconnaissant de ne pas laisser prendre par d'autres, et surtout par des étrangers, ce qui appartient à moi et à la France.

Veuillez ne pas prendre mon expression « et à la France » comme trop prétentieuse; car il s'agit d'une découverte capitale trouvée par un Français et dont les effets se feront sentir sous une multitude de formes ; et, notamment, pour la photographie des maladies, puisque les médecins y trouveront le diagnostic certain. Les plaques actuelles sont insuffisantes et cependant j'ai pu me rendre compte du rayonnement des maladies par les effluves que j'ai obtenus, toujours différents selon le genre de maladies. Il est probable qu'on inventera de nouvelles plaques, plus sensibles à l'impression du fluide vital, et qui deviendront le spectroscope de certaines affections, surtout des affections nerveuses.

La souscription Emmanuel Vauchez, dont je suis le trésorier, qui a produit plus de 50.000 francs, a précisément pour but de récompenser les inventeurs de ces nouvelles plaques.

Il y a quelques semaines, je vous ai envoyé un grand journal scientifique, *Le Fraterniste*, parlant de la découverte de nouveaux rayons humains colorant en rouge, sur le cliché, les lettres et signes manuscrits de la première enveloppe qui entoure ce cliché. J'ai d'autres lettres qui se sont inscrites en couleur verte.

Je pourrai vous montrer ces clichés remarquables si vous le désirez. Ci-inclus une photographie, dont je possède le cliché, que m'a envoyé le rédacteur scientifique d'un grand quotidien de Paris, à qui je viens d'adresser les renseignements qu'il m'a demandés dans le but de faire un compte rendu de mes travaux sur son journal. Veuillez remarquer que ce journaliste a impressionné les lettres et signes de l'enveloppe témoin en blanc et en noir, ce qu'aucune lumière connue ne peut faire.

Mes photographies de la Pensée, dont le mémoire a été présenté à l'Académie des sciences le 14 août, ont paru si remarquables qu'un long résumé en a été envoyé télégraphiquement aux journaux d'Amérique. Comme preuve, je vous envoie ci-inclus *le Times* de New-York portant la date du 16 août, c'est-à-dire que *le Times* a inséré mes photographies de la Pensée le même jour que les journaux français, le surlendemain par conséquent de leur présentation à l'Académie.

L'Administration qui fait fonction de *l'Argus de la Presse* à New-York m'a écrit pour me proposer de m'envoyer, contre paiement, les nombreux journaux parus dans les deux Amériques, parlant de ma découverte.

Un journal des États-Unis m'a demandé, pour les reproduire en gravure, des photographies que je lui ai envoyées.

Depuis près de trente ans que j'ai fait la découverte, par la photographie

du rayonnement humain, j'ai employé environ 4.000 à 5.000 francs pour la perfectionner sous une multitude de formes.

Il serait vraiment dommage de me laisser dépouiller, et encore par un étranger, lorsque vous avez été désigné pour empêcher qu'on puisse commettre ce vol.

Voici, avec les dates, les rapports dont vous avez été chargé à mon sujet:

30 novembre 1908: Ma découverte sur le Rayonnement humain que j'ai dénommée plus particulièrement Radio-activité du Corps humain.

8 février 1909 : Radio-activité des différentes parties du Corps humain, pendant un temps donné.

9 août 1909 : Radio-activité des Animaux et des Végétaux.

20 février 1911 : Adhérence directe de l'argent et de l'or, par le fluide vital humain ; opération que l'Industrie n'avait pu réaliser jusqu'à ce jour.

J'ai eu l'honneur de vous écrire, il y a quelques mois, en vous priant de faire le Rapport, tout au moins celui du 30 novembre 1908 sur le Rayonnement humain, puisque plusieurs savants m'avaient écrit avoir obtenu ce phénomène, savants dont je vous donnais les noms.

D'ailleurs, je ne vous demandais pas une faveur, puisque je vous disais de conclure carrément par « oui » ou par « non » sur la validité du phénomène. En ce moment, je vous demande la même chose.

La menace suspendue sur ma découverte par les deux docteurs américains Kilner et O'Donnel, m'oblige à prendre des précautions de défense. Je vous demande, pour ces précautions, en attendant que votre rapport ait vu le jour, la permission de faire paraître la présente lettre dans un journal, afin de prendre date et démontrer au public que j'ai fait ce que j'ai pu, c'est-à-dire tout mon devoir, pour que la découverte du Rayonnement humain revînt à qui de droit.

Je vous prie d'agréer, Monsieur, mes sentiments distingués.

Commandant DARGET,

11, rue de la Glacière, Paris (XIII[e]).

L'ÉVOLUTION DES SCIENCES PSYCHIQUES

III

Les Forces fluidiques dans l'Univers

Si nous recherchons quelle est l'origine des fluides, aussi bien ceux que nous mettons en mouvement par la volonté (magnétisme, animisme, etc.), que ceux utilisés par la science contemporaine (électricité, radio-activité, etc.), notre raison est obligée d'avoir recours à une cause première.

Cette cause première, c'est la charité divine, c'est-à-dire Dieu lui-même, puisque Dieu n'est pas autre chose que l'Être par excellence qui se donne perpétuellement pour ses créatures.

L'évolution étant la loi générale, les fluides de la création divine ont évolué depuis l'origine du monde et sont devenus les fluides où se meut et par lesquels subsiste l'humanité actuelle.

L'étude des fluides est la base de toute science psychique et a une grande utilité pour arriver à comprendre l'œuvre grandiose de la Création.

Celui qui assimile cette œuvre à son esprit et la médite suffisamment, s'applique avec plus de soin à collaborer à l'œuvre de l'éducation de ses frères en vue de l'évolution générale.

Les fluides de l'Univers sont de différente force, selon leur pureté : les fluides les plus puissants sont ceux qui émanent directement de la Divinité. Il ne faut pas compter sur eux tant que nous sommes dans la matière ; les esprits qui nous entourent, nous guident et nous conseillent, ne peuvent que très rarement s'en servir ; ils ne peuvent en tous cas le faire qu'avec la permission des esprits supérieurs.

Ces fluides divins sont réservés à ceux d'entre les esprits de l'Au-delà qui ont acquis une élévation bien supérieure à celle des meilleurs que nous connaissons. Le Christ était un de ces esprits, de là ses miracles, ses cures instantanées.

Nous sommes enveloppés par des fluides inférieurs et les fluides divins ne peuvent que bien rarement pénétrer notre lourde atmosphère.

Pour que nous puissions ressentir l'écho des fluides divins, non par eux-mêmes, puisque la matière les empêche d'arriver purs à nous, il faut se recueillir en soi-même, et bannissant haine et passions, s'appliquer à cultiver en soi l'amour du bien et de son prochain.

Si nous sommes malades (1), notre intuition nous indique que la cause en est dans nos imperfections, et que, si nous réfléchissons bien, nous verrons que c'est vers le vague dieu de l'or que nos forces et nos pensées sont dirigées, ce qui est la caractéristique de notre époque.

On ne peut cependant pas emporter l'or avec soi après la vie terrestre, tandis que les forces fluidiques du bien ne périssent jamais.

Ces fluides émanés de la Divinité se sont vraisemblablement matérialisés successivement pour arriver à cet état que nous appelons l'éther, puis les vibrations de cet éther qui sont la matière radio-active, les rayons X, les rayons N, les rayons V du commandant Darget, et tout dernièrement le rayons rigides et Xx du Dr Ochorowitz.

Pour revenir à leur premier état, ces fluides doivent parcourir la longue

(1) Voir le petit ouvrage médianimique : *La médecine des Esprits*. Leymarie, éditeur : 0 fr. 25 ; franco : 0 fr. 30.

série des réincarnations à travers la matière : force vitale infime d'abord, animant les cellules les plus primitives, puis traversant tous les règnes de la nature en formant une enveloppe à l'esprit, ce que les spirites appellent le périsprit.

Ce périsprit fluidique s'épure graduellement en raison de l'avancement de l'esprit et s'allège de plus en plus jusqu'à ne faire plus qu'un avec l'esprit lui-même.

C'est à ce point que l'esprit n'a plus à redouter les rechutes qu'un périsprit impur peut toujours occasionner et par suite le retour dans l'incarnation matérielle.

On comprend par suite que si le malheur nous atteint, quelle que soit la forme sous laquelle il se présente, maladie, accident, perte d'êtres aimés, de situation, etc., c'est que notre périsprit n'est pas suffisamment épuré pour se libérer de la matière et des relations qu'occasionnent nos faits et gestes dans le monde matériel et fluidique de la terre.

La domination à ce sujet est un grave danger, car le libre arbitre doit s'exercer librement, sans aucune contrainte chez chaque créature humaine ; celui qui l'entrave, entrave aussi l'évolution de cette créature et s'il lui fait un tort, si minime soit-il, il doit le réparer ou le payer.

Il faut donc éviter le magnétisme personnel s'appliquant à autrui, que je pourrais désigner sous le nom de pression mentale (non celui qui sert à développer la volonté qui fera l'objet d'un chapitre spécial), éviter également la suggestion : ceci ne sert qu'à mettre en état d'infériorité celui qui s'en sert, car nul n'a le droit de commander aux esprits, qu'ils soient incarnés ou désincarnés, sauf le Créateur ou ses messagers.

Mais pour être messager du Créateur, il faut être plus avancés que nous ne sommes et celui qui emploie le magnétisme personnel, la domination des volontés l'emploie rarement pour le bien de son prochain ; la plupart du temps, il vise les intérêts matériels, l'argent, le succès sur ses frères, et ce n'est que l'orgueil humain près de s'effondrer.

Obsession et folie, tel est le triste lot de ceux qui pratiquent cette magie et heureux celui qui sait s'arrêter à temps sur cette pente.

En faisant le bien toujours et partout, mentalement surtout, l'homme épure son périsprit, est bien assisté de l'Au-delà et recueille à la sortie de sa captivité terrestre, le juste fruit de son labeur.

(*A suivre.*) M. J.

Le Transfert des Sensations

Le tout récent livre de César Lombroso sur l'hypnotisme et le spiritisme a été le point de départ d'une nouvelle ère. Publié, avec quelques réticences, il est vrai, mais publié tout de même par la bibliothèque de philosophie scientifique dirigée par le Dr Gustave Le Bon, il a conquis droit de cité dans la science.

Tous les savants ne peuvent donc plus repousser les idées de spiritisme, non seulement quant aux faits, mais encore quant aux conséquences.

Nous nous proposons d'extraire de ce livre quelques points curieux : faits ou théories que l'exceptionnelle notoriété de l'auteur rend d'autant plus dignes de foi, de foi scientifique absolue.

Nous résumons les faits suivants :

Transports de sensations dans l'hystérie et l'hypnose (1).

En 1882, Lombroso fut appelé un matin chez Mlle C. S..., âgée de 14 ans, de parents intelligents, lucides et vigoureux, mais dont les deux frères, au moment de la puberté, avaient eu une croissance très rapide accompagnée de troubles pulmonaires. Mlle C. S... également, avait grandi brusquement de 15 centimètres. Des accès de convulsions hystériques et d'hyperesthésie la prirent bientôt. Un fil mis sur la main lui produisait l'effet d'une barre de fer. Un mois après, elle devint aveugle et il suffisait de lui toucher les doigts à de certains points pour la voir tomber en convulsions.

Sa force musculaire, mesurée par la pression de la main au dynamomètre passait alors de 32 à 47 kilogrammes.

Après plusieurs accès de somnambulisme, elle eut divers changements de caractère, elle perdit la vue par les yeux et une faculté de vision se manifesta par l'extrémité du nez et le lobe gauche de l'oreille. L'acuité visuelle demeurait la même quoique l'organe de la vue ait été transféré des yeux au nez et à l'oreille.

Un jet de lumière dirigé sur l'oreille ou le nez la faisait s'irriter, crier qu'on voulait l'aveugler et avancer le bras comme pour se défendre.

L'odorat était transporté au menton, alors qu'elle ne sentait plus l'assa fœtida ou l'ammoniaque mis sous le nez. Plus tard l'odorat se transporta au talon et toute odeur déplaisante lui faisait remuer les pieds et le corps entier.

Elle prédit, en lucidité somnambulique, exactement le jour et l'heure de ses accès, ainsi que le métal qui devait la calmer.

(1) *Hypnotisme et spiritisme*, par César Lombroso, traduit par Ch. Rossigneux, p. 10 et suiv.

Elle prédit plus tard des faits qui se vérifièrent deux ans après et elle vit à distance des événements au moment même où ils se produisaient.

Tel est le cas cité par C. Lombroso. Il est d'autant plus intéressant que, si l'être humain peut voir, sentir sans les organes correspondants du corps, il lui faut néanmoins des organes récepteurs et l'on est conduit, bon gré mal gré, à admettre *nécessairement* l'existence d'un corps invisible, fluidique, centralisant les impressions pour les transmettre à l'esprit, et c'est là déjà le grand point que le matérialisme a toujours nié.

Ce transfert dans le cas précédent est nettement pathologique, il se manifeste chez un sujet anormal, hystérique, mais il n'en est pas moins absolument démonstratif.

Rien ne sert de fermer les yeux maintenant, la lumière se fait et se fera malgré et en dépit des aveugles volontaires.

Si Dieu n'est pas entré dans la science (1), il y rentrera peut-être plus tôt qu'on ne le pense.

Laissons donc de côté toute mesquine interprétation, étudions les faits, comparons, jugeons et ne mesurons pas l'infini au niveau de notre pauvre cervelle.

Notre compréhension est limitée et nul ne peut se flatter d'embrasser l'infini.

Le petit fait résumé ci-dessus donne à réfléchir, car, admis par la science, il nous ouvre des portes définitivement pour atteindre l'intellectualité pour ensuite rayonner, éduquer et moraliser tout le pays.

POESIS.

L'ÉTENDARD CELTIQUE

S'attaquer au formidable amoncellement d'erreurs et de préjugés qu'un enseignement séculaire a cristallisé dans l'esprit des hommes, que l'éducation à l'école et dans la famille renforce chaque jour, restituer à une collectivité d'êtres humains la notion, abolie, de ses origines et, aux traditions imposées par la civilisation romaine, moralement inférieure, substituer la très ancienne et très haute philosophie qui fut la règle de vie de nos ancêtres, telle est la tâche de Titan à laquelle se consacre l'*Etendard Celtique*. Et, malgré les énormes difficultés de l'œuvre, la coalition certaine des intérêts menacés, malgré l'inertie hostile des foules ignorantes, personne ne doute du succès qui connaît l'énergie de Robert Pelletier, directeur de ce

(1) Nous voulons dire la Science officielle.

vaillant journal, sa valeur intellectuelle, son remarquable talent d'écrivain et l'enthousiasme sacré qui l'anime.

Les spirites, plus que quiconque, doivent faciliter la diffusion des idées que cette feuille propage et lui apporter leur contribution morale et matérielle : la cause qu'elle soutient est intimement liée à la nôtre, car la philosophie des druides, c'est le spiritisme sans le nom, de même que les croyances et les aspirations spiritualistes des Gaulois qu'elle cherche à réveiller en nous, sont celles que nous retrouvons dans le profond de notre être, lorsque nous prenons la peine de le sonder.

Relisons les magnifiques pages que Léon Denis consacre à la Gaule et à l'Idéal Celtique, dans ses beau livres ; *Après la mort* et *Jeanne d'Arc médium;* mieux que les plus longues démonstrations, cette lecture nous fera comprendre l'immense portée de l'œuvre de M. Robert Pelletier et le devoir impérieux, que nous avons, de lui apporter un concours effectif.

L'abonnement à l'*Etendard Celtique* procurera, d'ailleurs, à ceux qui le prendront, un véritable régal intellectuel : le directeur a su, en effet, grouper autour de lui une pléiade de convaincus, poètes et écrivains de grande valeur, et il est rare de trouver un journal unissant, à un degré égal, semblable noblesse de pensée à une forme aussi impeccablement littéraire.

Les abonnements (5 francs par an) sont reçus par mandat postal, chez M. Robert Pelletier, 104, rue Saint-Dominique, à Paris.

HENRI ROUSSEAU.

LES VIES SUCCESSIVES

ALBERT DE ROCHAS

(Documents pour l'étude de cette question)

Un volume in-8° carré, avec portraits et gravures. Prix : 6 fr.

M. Albert de Rochas est un des rares savants français qui s'occupe d'une façon scientifique des forces encore peu connues de la Nature et de l'Homme, aussi ses ouvrages sont toujours des succès de librairie.

Son dernier ouvrage, **Les Vies Successives**, peut être considéré comme le digne couronnement d'une *œuvre magistrale*, où le talent et la probité de l'auteur forment un faisceau de preuves indiscutables, dont, peut-être, on peut nier les conséquences mais dont on n'a pas le droit de récuser le témoignage.

M. A. de Rochas, dans la *première partie* de ce livre, nous montre que

l'hypothèse des vies successives avait été adoptée, dans tous les temps et dans tous les pays, par la plupart des sages qui se sont préoccupés de notre avenir après la mort.

Dans une *seconde partie*, la plus importante de l'ouvrage, se trouvent relatées un grand nombre d'expériences, où, sous l'influence des passes magnétiques, des sensitifs, dont l'âme se trouve plus ou moins dégagée du corps **revivent** ces vies déjà vécues ou **vivent** des vies futures ; des phénomènes se présentent sous des formes diverses suivant les individus ; chez les uns les diverses transformations ont l'apparence de la réalité absolue et se répètent toujours identiques et dans le même ordre à plusieurs mois d'intervalle ; le sujet les vit d'une façon saisissante avec les états physiques et intellectuels qui les caractérisent ; chez les autres, elles varient quelque peu et ressemblent à des souvenirs. Cependant, une constante se reproduit dans toutes ces manifestations, *c'est l'expiation dans les vies suivantes des fautes commises dans les vies précédentes.*

Dans la troisième partie, on verra que tous ces phénomènes déterminés par des procédés magnétiques ont été observés séparément dans des circonstances diverses. C'est ainsi que certaines personnes ont vu se dérouler rapidement toute leur vie actuelle passée sous un danger de mort. D'autres ont spontanément des souvenirs d'existences antérieures. D'autres enfin ont pu prédire d'une façon certaine quelques points de leur avenir, ce qui soulève le problème troublant de la fatalité.

Enfin, *dans la quatrième partie*, M. de Rochas rappelle que des changements de personnalité présentant la même apparence frappante de réalité que ceux décrits dans la deuxième partie s'observaient très facilement par de simples suggestions verbales, dans des conditions telles qu'il est impossible de les attribuer à une autre cause qu'à l'imagination hyperesthésiée des sujets.

Les conclusions de ce remarquable travail seront appréciées par toute personne s'occupant soit de *magnétisme*, d'*hypnotisme* ou de *spiritisme*, car chacun y trouvera de quoi glaner pour sa satisfaction personnelle.

TABLE DES MATIÈRES

Préface.

PREMIÈRE PARTIE : **Croyances Antiques et Raisonnements modernes.**

DEUXIÈME PARTIE : **Expériences Magnétiques.**

Le sommeil magnétique et le corps fluidique. — Régression de la mémoire et prévision.

TROISIÈME PARTIE : **Les phénomènes analogues.**

Le corps astral. — Régression de la mémoire. — Souvenirs des vies antérieures. — Observations du passé et de l'avenir. — Réincarnations prédites et effectuées. — La Précognition. — La fatalité et le libre arbitre.

QUATRIÈME PARTIE : **Objections et hypothèses.**

Les changements de personnalité. — Le cas de Mireille. — Le cas de Mademoiselle Smith. — Excursions dans le domaine du Spiritisme. — L'évolution de l'âme. — La religion de l'avenir.

CONCLUSIONS.

Œuvres Posthumes [1]

Allan Kardec

Nous avons le plaisir d'annoncer à nos lecteurs que *Œuvres Posthumes*, le sixième volume de la collection des ouvrages d'Allan Kardec, sera réédité et mis en vente à notre librairie à partir du 15 novembre. Cette nouvelle édition, la sixième, lancée sur la très grande insistance des nombreux disciples du Maître, permettra donc à tous ceux qu'intéresse le spiritisme et qui veulent tenir la base de nos doctrines, de posséder complète l'œuvre du fondateur. Dans ses cinq premiers ouvrages, Allan Kardec semblait avoir réuni toutes les questions propres à constituer les assises de la doctrine spirite et, cependant, que de choses encore ne lui restait-il pas à dire et n'a-t-on pas retrouvé dans ces feuilles éparses, classées aujourd'hui sous le titre d'*Œuvres Posthumes*. Elles forment un volume de 450 pages.

Précédées du discours prononcé par M. Camille Flammarion sur la tombe ouverte, les *Œuvres Posthumes* d'Allan Kardec, nous livrent dans toute sa plénitude cet enseignement si simple, mais si net et si élevé qui le caractérisait. Il arriva pour réveiller au fond des cœurs désemparés l'espérance et la foi.

On y retrouve les premières communications du Maître avec l'Au-delà ; celles où lui fut révélée sa mission ; celles qui décidèrent de son premier livre, le *Livre des Esprits* et enfin quelques autres pouvant annoncer des événements non encore réalisés et auxquels l'état social actuel semblerait préparer un accomplissement.

Dès leur arrivée, les *Œuvres Posthumes* d'Allan Kardec, seront expédiées à ceux de nos lecteurs ou correspondants qui en ont déjà fait la demande.

(1) Un vol. in-18 de 450 pages, prix : 3 fr. 50.

Société Toulousaine d'Etudes psychiques et de morale spirite

Conférence de M. B. Verdier

Le samedi 19 août 1911 la salle de l'ancienne Faculté des lettres était trop petite pour contenir les auditeurs qui se pressaient sur les bancs et dans les couloirs, désireux d'entendre une conférence sur le spiritisme, annoncée depuis quelques jours par les journaux.

La Société toulousaine d'Études psychiques et de Morale spirite avait prié notre ami M. B. Verdier, d'Alger, de vouloir bien, comme il l'avait promis l'année dernière, nous faire une conférence publique et gratuite sur notre chère doctrine.

Le sujet choisi était le suivant :

Le Spiritisme, son importance et ses conséquences.

M. Verdier n'était plus un nouveau venu pour les Toulousains qui, l'année dernière à pareille époque, avaient fortement applaudi le directeur du Groupe spirite d'Alger et de la Revue spirite : *La Vie future*, dans sa conférence qui fut si intéressante et si attentivement écoutée.

D'une voix chaude et convaincue le conférencier a fait l'apologie du spiritisme. Il nous a dit quelle consolation on retire de cette croyance et combien sont fausses les accusations qu'on lance contre elle :

On dit que sa pratique présente quelques dangers et, notamment, celui de la folie...

Si l'on cherche à se rendre compte, on constate que justement la plupart de ceux qui deviennent fous ou faibles d'esprit ne se livraient pas aux pratiques du spiritisme et que les témoignages des hommes célèbres qui étaient spirites peuvent faire autorité. Nous citerons parmi eux, pour n'en nommer que quelques-uns : Bacon au moyen âge, La Bruyère au XVII^e^ siècle et plus tard Victor Hugo, Auguste Vacquerie, Victorien Sardou et diverses personnalités de nos jours dont la nomenclature serait trop longue.

L'orateur nous parle ensuite du bien que l'on peut faire par le spiritisme, qui nous commande l'amour de Dieu et de l'Humanité ainsi que le pardon des injures.

Quelle erreur commettent les hommes en maintenant la peine de mort, comme peine suprême : sans leur ôter la vie, qui leur a été imposée pour expier des existences antérieures, les criminels, tout en étant mis dans l'impossibilité de nuire, devraient être rééduqués par la société.

Par le spiritisme, dit-il dans sa péroraison, on pourrait transformer com-

plètement la société au point de vue social, moral et politique; ce serait l'abolition de la guerre, ce néfaste fléau, le triomphe de la justice et de la bonté et le vieil adage, chacun pour soi et Dieu pour tous, serait remplacé par un autre plus grand, plus noble et plus généreux :

Chacun pour tous, tous pour chacun.

Des applaudissements chaleureux et prolongés ont témoigné au conférencier combien l'assistance avait été intéressée par ses paroles, il semble qu'une si bonne semence doive porter des fruits et faire naître la foi. Nous l'espérons, nous qui sommes déjà croyants et qui savons quelle consolation se trouve dans notre doctrine.

Il nous reste à souhaiter un effort de certains qui croient déjà; c'est celui d'oser le dire, de le montrer et de l'affirmer. Le titre de spirite doit être une recommandation et non une incitation à la raillerie : nous savons que ceux qui raillent sont des inconscients et nous les plaignons de les voir aussi ignorants.

Nous remercions notre sympathique ami de la propagande qu'il fait en faveur de notre cause et nous sommes heureux qu'une assistance aussi nombreuse que choisie ait pu l'entendre et l'apprécier.

Nous comptons sur son dévouement pour revenir l'année prochaine nous donner une nouvelle conférence que tous nos amis seront heureux de venir écouter et applaudir.

Toulouse, le 22 août 1911,

Pour le Conseil d'Administration,

Le Président,

A. DANGÉ.

La Pensée de Jésus (Suite)

DEUXIÈME PARTIE

CHAPITRE DEUXIÈME

LES SCIENCES

29. La rapidité de certains mouvements, en économisant du temps, augmente la durée de la vie. Celui qui fait en huit jours un voyage qui lui en aurait pris cinquante autrefois, allonge par ce fait sa vie active des cinq sixièmes. Il gagne pour son travail ordinaire quarante-deux jours sur cinquante, puisque sur ce chiffre huit seulement restent inoccupés.

30. C'est déjà une bien précieuse conquête, mais qui est loin de se mon-

trer encore sous toutes ses faces et dans toute sa splendeur. Si on la considère au point de vue intellectuel, on voit qu'elle appelle la réflexion de tous, car l'homme cherche naturellement à se rendre compte des procédés, nouveaux pour le globe qu'il habite. Sa pensée se livre alors à un travail sur elle-même qui n'est jamais infécond.

31. Si du point de vue intellectuel on passe au point de vue moral, on trouve que ce rapprochement des distances, en mêlant les hommes entre eux, fait tomber une foule de préjugés qui, jusqu'alors, avaient paru les choses les plus respectables du monde. Il montre dans la réalité des faits ce qu'on ne connaissait que par ouï-dire et prépare de proche en proche une connaissance plus complète des hommes entre eux.

32. Le progrès matériel est évident, mais son prix est le moindre des trois ; le progrès intellectuel accompli amène naturellement les Esprits humains à la recherche de nouveaux progrès du même genre et conséquemment il ouvre des champs plus vastes à l'intelligence désireuse de se développer. Il est plus précieux que le progrès matériel. Mais c'est envisagé au point de vue moral qu'il se montre encore plus grand.

33. Le rapprochement des distances amène ou plutôt contribue à amener le règne de la fraternité sur la terre. Les hommes, jadis destinés à vivre et à mourir sans se rencontrer jamais, se rencontrent maintenant et fraternisent. S'ils ont été trompés sur le compte les uns des autres en vue de faire réussir des calculs ambitieux, ils sont naturellement conduits à porter leurs regards sur les menées de ce genre et à les juger sévèrement.

34. Leur conscience froissée les pousse quelquefois plus loin qu'ils ne devraient aller, parce qu'il n'est pas encore dans la nature de l'homme de rester dans une juste mesure ; cependant, sous ce rapport, le progrès se fait aussi. En présence des erreurs qu'on s'est plu à leur inculquer, une défiance salutaire les envahit, et pourvu qu'elle ne dépasse pas les limites de la sagesse et de la modération, elle ne peut être qu'un bienfait.

35. C'est ainsi que la science bien comprise et mise suffisamment en lumière pour que tous puissent y participer dans une mesure quelconque, pour que tous puissent *communier* en elle, déracine doucement, mais aussi radicalement que possible, les préjugés qui furent la science d'autrefois. Tel est le sort des choses humaines. Le présent succède au passé, l'avenir succèdera au présent et prouvera aussi que, sous certains rapports, il fut un mensonge.

36. Que les préjugés d'aujourd'hui ne jettent donc pas trop la pierre aux préjugés d'hier, s'ils ne veulent à leur tour être lapidés par les préjugés de demain. Ce sont là des luttes inutiles et qui font perdre un temps précieux. O vous qui possédez ou croyez posséder une parcelle de lumière, répandez la autour de vous sans avoir la prétention de l'imposer.

37. Ne parlez jamais surtout de science positive, car l'état des éléments sur lesquels vous opérez change d'un moment à l'autre, suivant les lois de la puissance spirituelle qui les régit. Cette matière, votre maîtresse que vous croyez votre esclave parce qu'elle obéit toujours à votre manipulation, vous a donné déjà bien des surprises ; elle vous en procurera d'autres encore fort inattendues.

38. Enfin un jour viendra, où, suffisamment imprégnée du fluide intelligent qui doit la transformer, elle refusera nettement obéissance à tous les réactifs que vous avez jusqu'ici employés avec succès. C'est alors que la vérité apparaîtra dans tout le jour possible, c'est alors que vous connaîtrez l'influence indiscutable de l'Esprit sur la matière. Alors seulement vous serez sur la voie de l'éternelle vérité.

39. Etudiez le spiritisme, la science des sciences, car lui seul peut vous donner l'inspiration nécessaire aux grandes découvertes que la routine vous fait tout d'abord repousser et dont ensuite vous vous faites une parure.

40. La science qui nie Dieu n'est pas de la science. La science qui doute ne mérite pas non plus ce titre. Qu'est-ce qu'une science qui ne sait pas ? Celui qui à travers les effets merveilleux dont il est le témoin, n'a pas la force de pressentir la cause qui leur a donné naissance ne connaît pas ces effets sous toutes leurs faces.

41. A côté de la loi physique il y a la loi morale, ou plutôt toutes deux réunies n'en forment qu'une. C'est vers l'unité que doivent tendre tous les efforts intelligents. Ceux qui s'en écartent occasionnent des troubles, non dans l'œuvre gigantesque des mondes, qui n'est qu'une parcelle inappréciable du travail infini, mais dans les ouvriers individuels eux-mêmes qui s'écartent de la ligne pour obéir à de petites passions ou à de mesquines influences.

42. Celui qui donne sa vie à l'œuvre d'avancement intellectuel et moral la conservera, celui qui la lui refuse la perdra. C'est ainsi qu'il faut comprendre les paroles de l'Évangile; car celui qui donne sa vie pour un travail sérieux conserve et enrichit son temps ; celui qui la lui refuse pour l'occuper à des choses contraires au progrès le perd et l'appauvrit. Arrivé à l'extrême limite de la vie terrestre, le premier se sera enrichi de nouveaux dons, l'autre aura perdu ceux qu'il avait conquis auparavant.

43. C'est ce qui explique encore ces paroles : « Il sera beaucoup donné à celui qui a déjà, tandis qu'on ôtera encore à celui qui n'a pas. » Car ici il ne s'agit pas d'une richesse que tous ne peuvent pas acquérir, mais bien de cette fortune immortelle qui ne redoute ni le vol, ni l'assassinat. C'est un bien que les mal intentionnés doivent bien forcément laisser à ceux qui le possèdent, car ils ne sauraient se l'assimiler.

44. L'être intelligent auquel on enlève le peu de bien moral qu'il possé-

dait ne le perd jamais sans retour. Il s'en est déchargé lui-même, comme d'un poids inutile, parce qu'il n'en comprenait pas la valeur. Un jour viendra où, se ravisant, il reviendra énergiquement sur ses pas, et le petit trésor, négligé par lui dans un moment d'erreur, deviendra la base inébranlable de sa fortune à venir.

45. L'être intelligent use et quelquefois mésuse de sa liberté pour se soustraire au joug de la loi. Ce joug, léger en lui-même, ne devient pesant que lorsqu'on fait des efforts d'orgueil pour le secouer. Alors son poids augmente en raison de ces mêmes efforts, et le récalcitrant se punit lui-même en s'insurgeant contre une puissance qui n'a pas besoin de moyens coercitifs pour se faire obéir.

46. Le trouble entre alors dans l'âme de ceux qui s'obstinent à suivre cette voie désastreuse, et ce trouble concentré en eux leur fait croire que tout se trouble autour d'eux. Effet naturel qui paraît étrange à ceux qui ne se sont pas donné la peine de l'étudier dans ses causes ! Ils voient le trouble partout parce qu'eux-mêmes ont troublé la pureté de leur conscience dans un moment de passion désordonnée.

47. Et le travail magnifique du progrès universel se continue avec cette fatalité heureuse que Dieu lui a donnée pour caractère essentiel. Rien ne peut lui faire obstacle ; mais heureuses les intelligences humaines qui savent et surtout veulent y conformer leur action ! C'est là le peuple des élus, et pour en faire partie il suffit de vouloir.

48. Auprès des ouvriers intelligents, il y a les ouvriers inconscients que régit l'instinct. Ceux-ci ne s'écartent jamais de la voie tracée, car l'instinct est un reflet réel de l'intelligence divine. L'être que régit l'instinct est plus dans la main de Dieu que l'être rendu libre par l'intelligence. Mais si ce dernier est sujet à des chutes dont l'autre est toujours préservé, il est aussi susceptible de s'élever à des conceptions plus hautes.

49. Ce sont ces différences que la science humaine devrait avoir surtout pour but d'étudier, car cette étude la mettrait à même de faire des découvertes dont se doute bien peu le plus grand nombre de ses représentants actuels. A chaque jour suffit son labeur. Les hommes de demain jugeront autrement les choses que les hommes d'aujourd'hui.

COMMUNIQUÉS

Les *Conférences ésotériques de Papus* reprendront le jeudi 26 octobre 1911, à la Salle des Sociétés Savantes, 8, rue Danton.

Papus étudiera cette année l'Égyte ancienne, l'Astral, la Momie et la Réincarnation.

Chaque séance sera accompagnée d'exécutions musicales archéométriques et de projections ou de cinématographes.

Les Cours de *Massage de l'École supérieure libre des Sciences médicales appliquées*, dirigée par le Dr Encausse, reprendront le lundi 6 novembre, 15, rue Séguier, à Paris.

Il reste douze places d'élèves disponibles.

Les élèves peuvent être diplômés après quatre mois d'études.

Les Cours de l'*École hermétique* ouvriront le 16 novembre.

Pour l'inscription, s'adresser, 15, rue Séguier, de 9 heures à midi.

Nous avisons nos lecteurs qu'une nouvelle Société-Spirite ayant pris le nom de « Sanctuaire » donne des séances tous les vendredis à 2 h. 1/2 et les mardis soir à 8 h. 1/2, le siège de cette société est 56 et 58, avenue de Saint-Ouen.

Les personnes désireuses d'avoir des renseignements peuvent aller à cette adresse tous les jours de 2 h. à 3 h.

REVUES ET JOURNAUX ÉTRANGERS

Conférence de Newcastle

Nous lisons dans le *Light* du 15 juillet, qu'une intéressante conférence a été donnée, le dimanche 2 juillet, par Mme Despard, dans l'hôtel de ville de Newcastle-sur-Tyne; nos lecteurs nous sauront gré de les tenir un peu au courant de ce qui se passe à l'étranger.

La conférence avait pour but l'Idéal Spiritualisme Féminin; cette intéressante séance dans laquelle Mme Despard a développé tout son talent d'orateur, déclarant que le temps est venu de donner essor aux grandes vérités; la civilisation matérialiste ayant étouffé la profonde sagesse des anciens. Maintenant, dit-elle, la grande, la sublime question est agitée; le monde est dans une terrible force spirituelle. Mme Despard joint avec beaucoup d'habileté le Mouvement Féministe au Spiritualisme, en disant: « C'est parce que, l'opinion publique a poussé l'enfant vers la vie politique et la maison dans le creuset, que le Mouvement Féministe a existé. »

Tout en reportant ici, nécessairement, un discours abrégé, disons que

Mme Despard s'est surpassée en analysant tout le bien que l'être individuel pouvait retirer du Spiritualisme. C'est avec une souveraine persuasion qu'elle a encouragé ses frères et sœurs en croyance à combattre l'égoïsme. La culture de notre éducation personnelle, ajoute-t-elle, est le seul chemin qui nous permette de soulever les difficultés. Si, comme Spiritualistes nos actions ne sont pas caractérisées par une grande charité, et par une haute moralité nous avons mal interprété notre Spiritualisme.

Elle termine brillamment en disant : Le Spiritualisme dépend de chaque individu ; nous devons donc être tous unis, non par des apparences de Fraternité, mais bien par un grand idéal spirituel, et ainsi ligués, nous attendrons que le monde entier sache la glorieuse vérité, qui a été révélée par l'Évangile de l'Esprit !

N'est-ce pas qu'il est délicieusement bon et beau cet Idéal Féminin Spiritualiste que nous démontre avec grâce Mme Despard ; sachons-lui gré d'avoir su voiler un peu les droits pour nous mettre au grand jour les devoirs que nous ne devons jamais oublier. Il nous reste à souhaiter que beaucoup de vaillants apôtres se fassent ainsi que l'ont fait MM. Street et J.-J. Morse, les interprètes de notre belle croyance.

M. Street qui a parlé avec succès sur la valeur morale du Spiritualisme a ajouté que pour adhérer en nous, la nouvelle doctrine doit reposer sur des bases scientifiques compatibles avec la raison, car si elle n'est pas pratique elle est inutile, et si elle n'est pas scientifique elle n'est certainement pas pratique.

Une pendule actionnée par un Esprit

Le *Light* publie une lettre qui nous semble intéressante au point de vue de la valeur des faits. Du reste le nom de sa signataire, Mme Espérance, lui donne une valeur personnelle,

Cette lettre est adressée à Mlle Rogers, fille du regretté médium et publiciste.

« Il y a dix ans, dit Mme Espérance, tandis que j'étais en Suède, un vieil ami de ma famille étant assis à mon bureau, remarqua qu'une artistique pendule de voyage était arrêtée et me fit remarquer que j'aurais dû avoir plus de soin d'un objet de telle valeur. « Eh ! bien, lui répondis-je en riant, puisque vous avez autant d'admiration pour ma pendule, je vous la laisserai par testament. — Je l'accepte, me répondit-il, mais si je meurs le premier, je vous promets que je viendrai la prendre à l'état d'esprit. »

« Mon ami n'était pas spirite, mais il avait le plus vif désir d'acquérir la croyance au spiritisme et m'en parlait avec un intérêt non dissimulé.

« En octobre suivant, j'avais placé ma pendule sur ma table de nuit, pen-

dant que j'étais retenue au lit par la maladie, et un faible grincement vint frapper mon oreille.

« Je vis que la pendule exécutait des mouvements comme si elle avait été soulevée par une main invisible. Ma garde-malade observa aussi le fait et s'écria épouvantée : « Ce n'est pas le vent qui la fait mouvoir ! » Pour comprendre ces paroles, il faut savoir qu'étant ces jours derniers dans ma chambre, des coups frappés s'étaient produits ; pour ne pas l'effrayer, je lui avais dit que c'étaient des bruits produits par le vent et cela avait paru la tranquilliser. Ne pouvant admettre, cette fois, que c'était le vent qui déplaçait ma pendule, elle ne voulut pas consentir à rester plus longtemps auprès de moi, et me quitta sous prétexte que j'étais en voie de guérison et que je n'avais plus besoin de ses soins

« Le matin qui suivit ce phénomène, je reçus de Gothembourg (Suède) la nouvelle que mon vieil ami était décédé ; je ne doute pas que son esprit, se souvenant de la promesse qu'il m'avait faite, ait remué la pendule pour m'avertir ainsi de son départ. »

Une heureuse séance avec M. Wriedt

Voici une lettre publiée dans le *Light* du 22 juillet 1911 qui contient des preuves d'identités.

« Monsieur,

« Permettez-moi de témoigner de la réelle et merveilleuse médiumnité de Mme Wriedt, de Détroit (États-Unis d'Amérique).

« J'étais la semaine dernière parmi quelques personnes dans une séance, lorsqu'un cousin (surnom donné) vint à se communiquer et me parla d'une chose purement privée. Plus tard, vint mon grand-père, m'appelant par mon nom et demandant mon père par son nom aussi. Il me remit en mémoire le plus extraordinaire incident domestique qui se fût présenté depuis trente ans !

« Finalement, vint un oncle qui demanda sa fille (par son nom) s'annonçant comme O. B. Il n'était jamais appelé autrement par ses intimes.

« Toutes les personnes présentes à cette séance, ont été plus que satisfaites de leurs résultats personnels.

« Je considère que c'est grâce à l'obligeance de M. l'Amiral Usborne Moore et à M. W. T. Stead que nous sommes redevables de cette bonne séance ainsi que de la présence en Angleterre de cette charmante dame américaine.

« Veuillez agréer, etc.

« W. Cooper Lissenden. »

Pour la traduction :

B. J.

LIVRES NOUVEAUX

La Sorcellerie au Maroc, œuvre posthume du Dr Mauchamp, médecin du gouvernement français à Marrakech, précédée d'une étude documentaire sur l'œuvre et l'auteur par M. Jules Bois, un vol. in-8°, avec 17 illustrations hors texte, la plupart d'après les photographies prises par l'auteur. Prix : 7 francs, port en sus.

On sait la fin tragique, l'œuvre patriotique de ce martyr de la science que fut le Dr Mauchamp, « le héros de Marrakech ». Le Dr Mauchamp compte parmi les premiers et les meilleurs pionniers de la civilisation française au Maroc, Il paya de sa vie son dévouement à sa patrie et à la cause du progrès.

La Sorcellerie au Maroc est en quelque sorte la synthèse de ses observations personnelles sur les mœurs, les connaissances incomplètes, fanatiques, superstitieuses, mais prodigieusement bizarres et pittoresques, de ce peuple à qui notre science et notre morale apporteront une régénération dont il a besoin. Ce jeune médecin périt victime de ceux-là dont il a dévoilé les impures et dépravantes pratiques. Talebs, sorcières, sorciers, nécromans, magiciens interlopes et vicieux, qui abrutissent et corrompent, se liguèrent contre lui, et, se sentant fortifiés d'une influence étrangère qui nous est hostile, ils menacèrent à Marrakech celui qui guérissait leurs malades et donnait à tous l'exemple de la sagesse, de l'abnégation et de la bonté.

M. Mauchamp père reçut le manuscrit de ce livre en feuillets déchirés et tachés de sang; on les avait ramassés dans la maison du docteur livrée au pillage. Il les classa avec soin et les confia à M. Jules Bois, qui était un ami de son fils et dont celui-ci lui avait parlé maintes fois. L'écrivain, le voyageur psychologue, qui a lui-même écrit maints ouvrages sur la sorcellerie ancienne et moderne, était tout indiqué pour mettre en lumière ces documents d'un intérêt palpitant aussi bien au point de vue patriotique qu'au point de vue scientifique.

L'âme close, murée en quelque sorte, de l'Arabe du Maghreb nous est enfin révélée. Il nous apparaît, malgré ses réticences et ses mensonges, tel quel, avec ses passions effrénées, ses exaltations mystiques, ses cruautés, ses raffinements barbares. Rien n'est plus édifiant pour le psychologue, le curieux, l'explorateur et le moraliste, que cette étude poursuivie sur le vif, et où rien ne nous est caché. Maints détails cyniques, qu'il était nécessaire de mettre en lumière, empêchent ce livre d'être lu de tous; mais il a sa place d'honneur dans une bibliothèque, qui ne reste pas étrangère à la propagande française et aux documentations exactes et sincères sur l'âme humaine, livrée à ses instincts.

La Magie et la Sorcellerie en France, par Th. de Cauzons. Tome IV et, dernier, un volume in-8° écu de VIII-724 pages. Prix: 7 francs, port en sus.

C'est par un énorme volume de plus de 700 pages, qui paraît aujourd'hui que se clôture la si remarquable *Histoire de la Sorcellerie* de Th. de Cauzons. Considérable par le nombre de pages, il est encore bien plus important par les matières traitées. C'est tout le merveilleux du XIX^e^ siècle qui défile devant nous. Les transformations du magnétisme, l'hypnotisme, la suggestion, les curieux phénomènes de la transmission de la pensée, de l'extériorisation de la sensibilité et de la volonté, de la seconde vue, de lévitation, de matérialisation et de dématérialisation, y sont amplement traités. Y sont aussi exposées de façon claire les théories et les doctrines des diverses écoles contemporaines : Spirites, Occultistes, Théosophes. Si nous ajoutons que les possessions et les autres manifestations diaboliques du XIX^e^ siècle (maisons hantées, cas de lapidation, épidémies hystéro-démonopathiques, hallucinations, stigmates, pactes diaboliques, etc.) font l'objet d'un chapitre entier et non le moins important ni le moins intéressant de tout l'ouvrage, et que les superstitions populaires, avec ses amulettes, ses pèlerinages singuliers, parfois même peu décents, les pratiques des sorciers contemporains, guérisseurs, jeteurs de sorts, rebouteurs campagnards, etc... nous apparaissent là avec leur relief caractéristique, nous pouvons nous convaincre du soin avec lequel M. de Cauzons a fouillé les divers documents qui pouvaient jeter un peu de jour sur la Sorcellerie et sur ses procédés toujours plus ou moins mystérieux. Son ouvrage restera un monument de l'érudition du XX^e^ siècle. Sans blesser aucune conviction, cet auteur aura su nous faire voir que toujours et partout, l'Homme a eu, et a encore, une tendance invincible à la croyance au Merveilleux.

Dans l'Autre Monde. Ce que l'on sait. Ce que l'on voit. Comment on vit. In-8° carré de 196 pages. Prix : 2 francs, port en sus.

Un ouvrage nous semble particulièrement digne d'être recommandé. C'est le recueil d'inspirations que le jeune médium douaisien, A. Morel, vient de publier sous ce titre : *Dans l'Autre Monde.* Il est inutile de rappeler à nos amis que M. Morel est ce jeune médium guérisseur qui, obtenant des résultats absolument surprenants, fut, voici bientôt quatre ans, poursuivi par le Syndicat des médecins de l'arrondissement de Douai et acquitté par la Cour de cassation.

Il était alors âgé de seize ans, et c'est précisément à ce moment qu'il commença à obtenir de ses guides ces études qu'il livre aujourd'hui à la publicité.

Dans la première partie, le lecteur est amené à approfondir sous un jour tout nouveau, la vie des innombrables mondes qui gravitent dans l'Espace. Après avoir décrit leur formation, dont en partie encore, disent-ils, ils ignorent les lois, les Esprits-guides du médium nous les font entrevoir naissant, grandissant, évoluant, souffrant et, comme toute autre créature, mourant un jour pour mieux renaître. « Tout, dans la Nature, a le même régime de vie »; telle est leur conclusion que la seconde partie rend presque indiscutable.

En celle-ci, entièrement consacrée à la Cause des causes, ils nous démontrent en effet que Dieu ne saurait exister ni équilibrer ses créations sans Justice Infinie et que celle-ci ne peut être sous un unique régime vital pour toutes les créatures, depuis les plus infimes jusqu'aux plus grandioses. Et chaque chapitre rend ainsi la Divinité plus réelle, moins mystérieuse à notre pensée. « D'ailleurs, Dieu ne veut ni ne peut être une énigme pour ses fils, nous dit l'Au-delà; un père ne se dérobe pas à ses enfants .» C'est donc nous qui ne savons Le comprendre, et pour nous aider à le faire, ce sont, s'adressant autant au néantiste qu'au catholique fervent, des études approfondies, des rapprochements entre les divers dogmes des religions, l'opposition de la vérité aux erreurs qui éloignent l'homme de la foi, etc., etc.

Quant à la troisième partie, elle nous initie aux mystères du corps humain. C'est en vérité l'anatomie de l'Invisible opposée à celle du palpable ; la vie de l'homme dévoilée et ramenée à sa simplicité la plus grande par la description des influences que nous prodiguent nos forces inconnues et invisibles et les rapports qui s'établissent entre elles et celles d'autrui. Les maladies, leurs conséquences, les principaux phénomènes vitaux ainsi que ceux dits surnaturels; — bref, tout notre être est analysé.

Enfin, terminant avantageusement cet ouvrage, une quatrième partie nous offre de nouveaux et intéressants aperçus sur le monde de l'Au-delà, sur sa vie et ses coutumes, et, de plus, un lot de maximes, de pensées d'une belle et impressionnante envolée...

Somme toute, ce livre est vraiment apte à produire beaucoup de bien, qu'il soit dans les mains du néophyte ou du spirite accompli, ou dans celles du sceptique le plus acharné, de l'antidéiste le plus convaincu. La meilleure preuve en sera d'ailleurs que, outre le guide guérisseur du médium, les Esprits-auteurs de *Dans l'Autre Monde* sont ceux-là mêmes qui dictèrent la *Survie*, le joli livre connu de tous les spirites. N'oublions pas non plus les quelques sublimes et profondes communications que l'Esprit de Mme Nœggerath, *Bonne Maman*, donna elle-même en signe d'encouragement au médium...

Mais, n'anticipons pas davantage. Mieux vaut en effet suspendre là cette analyse encore très incomplète et réserver ainsi quelques agréables surprises aux lecteurs de ces inspirations vraiment attachantes.

BULLETIN DES SOMMAIRES

Revue Scientifique et morale du Spiritisme. — *Septembre.* — Les hypothèses sur l'origine de la vie : G. Delanne. — La crise du spiritualisme dans l'enseignement : H. Louatrou. — L'Homme est-il libre ? : Georges Renard. — Radio-activité humaine colorée : Commandant Darget. — Communication fait au Congrès de Psychologie expérimentale : E. M. — N'est-il pas possible que les choses se souviennent ? : Dr Maxwell. — Poésies médianimiques ; Quelques réflexions sur l'évolution : M. J. — La Psychothérapie : Rouxel. — Échos de partout. — Religions et Christianisme : Général Noël. — La fondation Carnegie : G. D. — Ouvrages nouveaux. — Revue de la presse en langue italienne et allemande : Dr Dusart.

Annales des Sciences Psychiques. — *Septembre.* — Prévisions personnelles de morts et de guérisons ponctuellement réalisées : Camille Flammarion. — Les radiations lumineuses du corps humain : Colonel de Rochas. — Le tome II du livre de M. Delanne ; Les apparitions matérialisées des vivants et des morts ; Une question que soulève cet ouvrage : C. de Vesmes. — Nouvelle étude expérimentale sur la nature des « Rayons rigides » et du courant médiumnique : Dr J. Ochorowiez. — Influence de l'orientation sur l'activité psychique : Ed. Duchâtel. — Les nouveaux livres. — Echos et nouvelles. — Au milieu des Revues.

Revue Théosophique Française. Le Lotus bleu. — *Septembre.* — Théosophie et nouvelle psychologie ; Méthode de développement : Annie Besant. — Les intervalles entre les vies : C.-W. Leadbeater. — Variété occulte ; Le couronnement du roi d'Angleterre : Marie Russak. — Demande et réponse : C.-W. Leadbeater. — Echos théosophiques ; Revue des Revues ; Bibliographie ; Nécrologie : D. A. C. — Vies passées de membres de la S. T. : Annie Besant et C.-W. Leadbeater.

Le voile d'Isis. — *Septembre.* — De l'Acide Phosphorique ; Ernest Bosc. — Pensée : Saint-Martin. — Astrologie : Julevno. — Les trois mondes : Lycos. — Une manifestation d'art : S. Fumet. — Êtes-vous superstitieux ? A. Jousselin. — Les mystères d'Isis : T.-P. Boulage. — Bibliographie. — Conférence Sédir. — Revues. — Nouvelles diverses. — Eliphas Levi : Le Livre des sages.

Le Fraterniste. — *Octobre.* — Dieu et nous : Albin Valabrègue. — Ah ! ces savants : Raymond Béziat. — Aux mères de famille : Kyno. — Un mot

de M. J.-C. Chaigneau. — Le Christ : Louis. — Le sens de la vie : Langlet. — Nos collaborateurs et la Presse : H. P. — Est-ce instinct au déterminisme : C. Moy. — A propos des frères Davenport : Commandant Darget. — Le Christ : Fix. — Colère et vengeance divine : Dubois Menant. — Occultisme : E. Bosc. — Où les fleurs se fanent sous l'action fluidique des sensitifs : F. Girod. — Une réponse de M. Tromelin. — Appel aux guérisseurs et magnétiseurs. — La dernière stupidité.

Le Théosophe. — *Octobre.* — Nos bureaux. — Une lettre inédite de Fogazzaro. — Lectures et réflexions : E. Tremisot. — Le Théosophe de Noël 1911. — Sur l'Islam : St Abd. El. Aziz. Tealbi. — Chronique de la quinzaine. — Réincarnation : F.-E. Christen. — Echos. — A propos des prophéties sur les papes : P. Piobb. — Notes d'un curieux. Prophètes et Prophéties ; P. Drijols. — Psychisme et Théosophie : G. Revel. — Notre Referendum. — Réunions de théosophes à Gênes ; M. Van Marle. — Science et Théosophie (suite) : Dr A. Marquès.

Æsculape. — *Septembre.* — Un demi-fou de génie : Auguste Comte (5 illustr.), par le Prof. Grasset (de Montpellier). — Son orgueil maladif ; ses crises de folie ; son amour profane pour Caroline Massin, son amour mystique pour Clotide Vaux ; l'idée religieuse dans sa philosophie. — Le Dr Villandre, chirurgien et peintre (6 illustr.), par le Dr Ameuille. — La vaine caricature de Lucas-Championnière ; un admirateur des belles formes et des jolies femmes ; le peintre des salles de garde. — Les Cagots (7 illustr.), par le Dr H.-M. Fay. — Origine de ces parias ; leur histoire tragique à travers les âges ; une seule sculpture reproduite ici, nous a transmis leurs traits. — Les Zoophiles (3 illustr.), par le Dr Filassier. — L'amour morbide pour les animaux (chats, fourmis, araignées, etc.). Caille-Pipi, Pierrot, etc. — Saint-Lazare (7 illustr.), par le Dr Laffont. — Le logis des Manon-Lescaut modernes et des « mômes » du boulevard ; leur vie ; quelques portraits de pensionnaires, quelques esquisses de la demeure. — La tristesse, la douleur et la mort dans l'œuvre de Charles Cottet (4 illustr.), par Paul Gsell. — Le grand critique d'art, ami de Rodin, nous dit la pensée constante de la mort dans l'âme bretonne. Cottet et la représentation de la mort. Cinq belles toiles émouvantes. — Les causes déterminantes du sexe : peut-on avoir fille ou garçon à volonté ? (9 illustr.), par le Prof. Jules Regnault. — Croyances populaires ; quelques procédés naïfs ; la solution scientifique. — *Supplément.* — La foudre « en boule ». — L'art culinaire au moyen âge. — Morale bernoise. — Quelques stations thermales jugées par Montaigne. — Les danseurs russes. — Bernard Palissy et le déboisement. — La délicatesse en amour. Le premier congrès des races. — Mécanisme de la tentation chez les anacho-

rètes. Acide sulfureux et boudin noir. — Hygiène de la bouche au xv[e] siècle. — Les Allemands et la nouvelle Sorbonne. — La glycérine dans l'alimentation. — La médecine de jadis. — Haïtiens anthropophages. — Illustrations (Grisette de Gavarni, Cheval préhistorique, les frères Mayo, Saint-Mary's Hospital, Crocodile sortant de l'œuf. Femme nue).

Luce e Ombra. — *Août-Septembre.* — De Milan à Rome. — *Nécrologie*: Professeur A. Uffreducci (A.-U. Anastadi). — A. Bruers : La philosophie de Vincenzo Gioberti et les études psychiques. — Professeur E. Morselli : Sur un cas de médiumnité d'écriture à personnalité multiple. — V. Cavalli : Survivance et Immortalité. — E. Bozzano : Télépathie et Psychométrie vis-à-vis de la médiumnité de M[me] Piper. — V. Maltese : Une soirée avec le médium Francesco Carancici. — C. de Simone Minaci : Du bonheur dans l'Enfer par un professeur moderne anglais. — D[r] G. Glasco : Expériences hypnotiques et messages spirituels. — Les appréciations du D[r] Dusart. — F. Annetta : La Psychologie moderne et la métapsychique. — Ida D. V. : Télépathie, Prémonition, Autoscopie. — D[r] A. Vecchio : Cas probable d'incorporation spirite. — A. Marzorati : A propos de Bailey. — Les Livres.

Filosofia della Scienza. — *Septembre.* — Professeur A. Chiappelli : Philosophie et Théosophie. — D[r] Paolo Vizani Scozzi : Quelques considérations sur les phénomènes médiumniques. — L. Nola Pitti : La connaissance du futur. — V. Cavalli : La conception des sexes à volonté est-elle possible ? — Pour l'étude de la gnose dans la nature humaine. — Les revues.

Ultra. — *Octobre.* — Principes de Théosophie : Dreamer. — Yoga, centres et pouvoirs occultes : Decio Calvari. — Psychisme et Théosophie : Olga Calvari. — Les mystères de l'antique Egypte : Auguste Agabiti. — La science de la domination : Francesco Graus. — Mouvement spiritualiste. — Les phénomènes. — Mouvement théosophique. — Les revues. — Les livres.

Le Directeur-Gérant : Paul. Leymarie.

MAYENNE, IMPRIMERIE CHARLES COLIN